

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

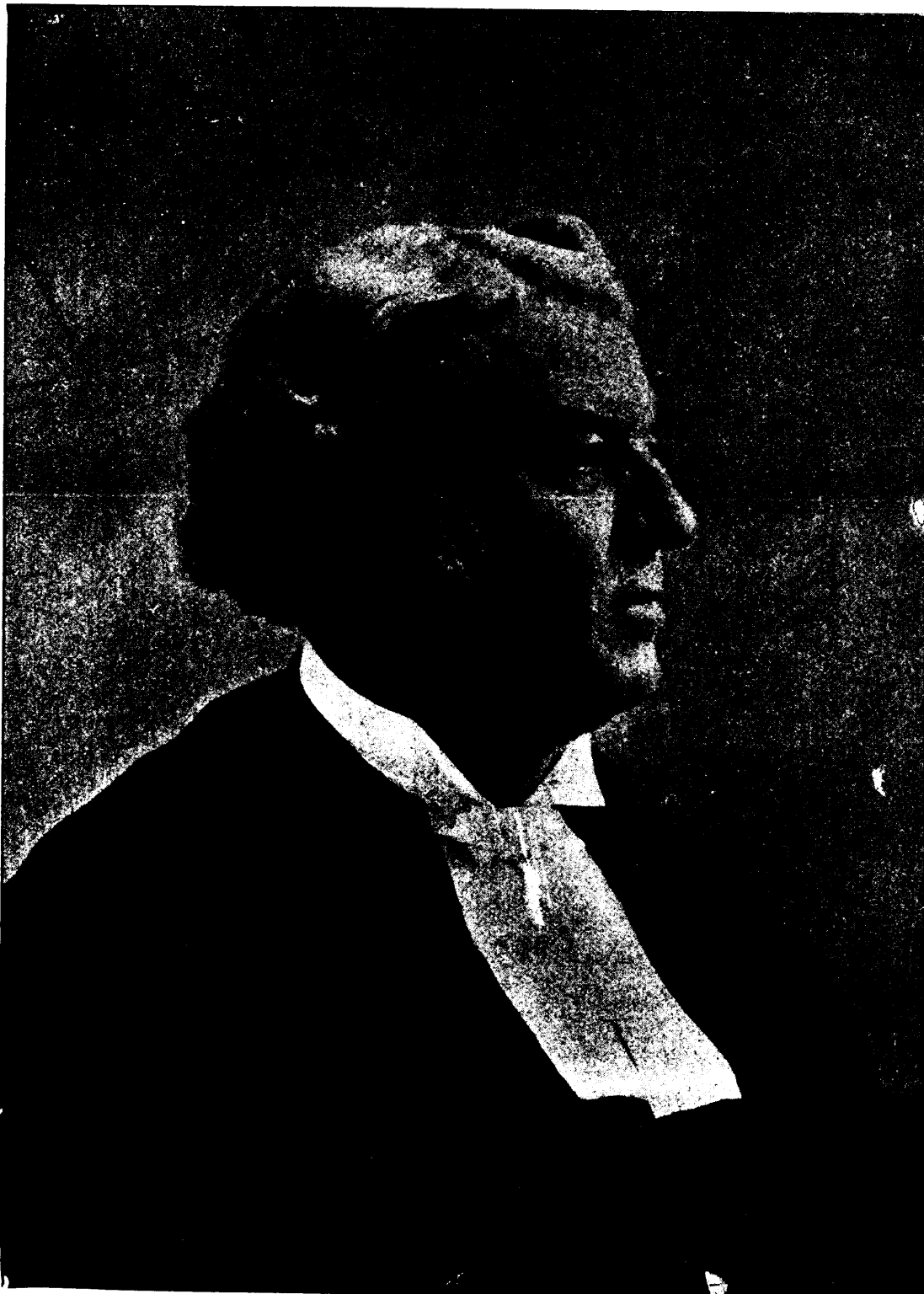
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 600.—SAMEDI, 2 NOVEMBRE 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HONORABLE JUGE J.-J. CURRAN, DE LA COUR SUPÉRIEURE A MONTRÉAL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 OCTOBRE 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Le jour des morts, par Gaston-P. Labat.—Carnet du *Monde Illustré*.—Poésie : Le jour des morts, par Rémi Tremblay.—La Toussaint, par l'abbé Garnier.—Bibliographie.—Chez les Anglais : La femme de Londres.—Novembre.—Mlle Diana Vaughan, par P.-G. R.—Nouvelle historique canadienne : La pointe au mauvais Iroquois, par Firmin Picard.—L'hon. juge J.-J. Curran.—Jeux de cartes.—La légende des morts.—Renseignements divers.—Le cabaret du coin.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Les dames.—Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Portrait de l'honorable juge J.-J. Curran, de la Cour supérieure à Montréal.—Portrait de Mlle Diana Vaughan.—La fête de la Toussaint : La légende du jour des Morts.—A travers le Canada : Montmagny : Vue sur la rivière ; Saint-Basile-le-Grand : Vue de l'église et d'une partie du village ; Lac Mégantic : Moulin à papier ; St-Bruno : Résidence de M. P. Goyette, bâtie en 1762.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

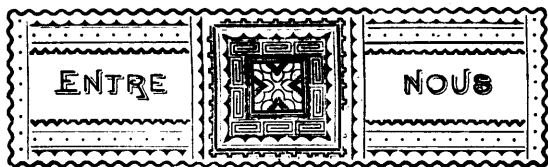
Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT TRENTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le cent trente-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, (numéros datés du mois d'OCTOBRE), aura lieu samedi, le 2 NOVEMBRE, à 2 hrs de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



N'importe quel citoyen qui ne doit pas voir l'avenir en rose, c'est M. Morris Schoenholz.

Schoenholz n'a pas à craindre cependant les jours sans pain, ni les nuits sans abri ; il est même certain d'être bien vêtu et logé chaudement, sans avoir à déboursier un sous pour cela.

Il est vrai qu'il ne pourra jamais plus aller

au théâtre, au restaurant, ni voyager, ni s'occuper de politique ou d'affaires.

D'où vient donc que M. Schoenholz ne soit pas content qu'on le délivre des mille et un soucis de la bataille de la vie et qu'on lui donne gratuitement le boire, le manger et le couvert ?

C'est qu'un tribunal de New-York vient de lui offrir tout cela dans un de ces établissements connus généralement sous le nom de pénitenciers, et ce, pendant quarante-huit ans.

Quarante-huit ans de baigne, c'est une sentence qui peut paraître sévère au premier abord, surtout quand on appuie sur le fait que cet homme n'a ni tué, ni volé, ni commis de crime politique.

Ce qu'il faisait était bien simple.

Il allait trouver des commerçants, riches ou pauvres, mais toujours très peu scrupuleux, leur parlait des assurances qu'ils avaient sur leurs marchandises et leur conseillait de les augmenter.

—Si le feu prenait chez vous, pensez donc à l'avantage que vous auriez en retirant le prix de votre assurance ; ce serait comme une vente à bénéfice faite d'un seul coup.

Les susdits marchands comprenaient à merveille, augmentaient leur assurance et, en retour d'un si bon conseil, promettaient à Schoenholz dix pour cent du montant qu'ils recevraient... s'ils devenaient victimes du feu.

Chose curieuse, les pompiers étaient généralement appelés quelques jours plus tard, aux magasins des assurés, alors que tout était en flammes.

On faisait des enquêtes qui n'aboutissaient à rien, les compagnies d'assurances payaient et Schoenholz touchait la petite commission qu'il avait sur le *bédide peessiness*.

Mais, tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse, et c'est en se cassant qu'elle a conduit ce misérable à une sentence qu'il ne pourra probablement jamais purger, puisqu'il touche déjà à la cinquantaine

*** L'incendiaire est un des criminels les plus lâches que l'on puisse imaginer.

Cet individu allait le soir dans les magasins qu'il voulait détruire, mettait des matières très combustibles près d'une bougie qu'il allumait et s'en allait tranquillement dans un *lager beer*, d'où il attendait les événements.

La bougie brûlait tranquillement et quand la flamme arrivait au niveau des matières qui l'entouraient, tout prenait feu.

Ce genre de crime se répand de plus en plus et Montréal va se voir dérouler un procès d'incendiaires qui sera suivi avec intérêt.

Le danger devient même si grand que chacun se demande en louant une maison ou un magasin quels seront ses voisins et l'intérêt qu'ils pourraient avoir à brûler.

Comment dormir tranquille quand on craint de se voir tout à coup entouré de flammes et quelles angoisses n'éprouve-t-on pas en pensant à ceux que l'on aime et qui dorment sous notre toit ?

Ah ! si ceux que l'on va juger sont convaincus de culpabilité, espérons qu'on leur fera durement expier leur crime.

On ne s'avisera pas de plaider folie, je suppose !

*** Il en est du crime de faux comme de celui d'incendie volontaire ; certains misérables reculeraient devant le vol à main armée ou devant l'assassinat, mais n'hésitent pas à commettre un faux.

Cela est encore plus simple que de mettre le feu ; on apprend et on enseigne si bien la calligraphie que cela devient une distraction

d'imiter, d'abord l'écriture, puis la signature d'un autre, et puis, la gêne arrivant, l'excellent calligraphe se dit qu'après tout personne ne saura qu'il a signé le nom de X..., que le billet escompté, il trouvera le moyen de le payer à échéance. Le jour de s'exécuter arrive, le débiteur faussaire n'est pas prêt, il commet un second faux, fait un nouveau trou pour boucher l'autre et finit par aller au pénitencier, car c'est toujours là qu'il faut en arriver, quand on met les pieds dans le code.

*** Je vois dans les journaux d'Europe que le fameux zouave Jacob, qui fit tant parler de lui par ses guérisons extraordinaires, va publier ses mémoires.

Les gens qui souffrent sont nombreux et crédules.

Pendant le mois que je viens de passer, on m'a conseillé au moins cent remèdes infailibles, depuis les plus raisonnables jusqu'aux paroles magiques et aux recettes consistant en mélanges de choses malpropres ou sentant mauvais.

C'est curieux comme il y a des gens qui se figurent qu'un remède est d'autant meilleur qu'il déplaît à l'odorat.

Je m'en suis tenu à l'ordonnance du médecin, mais je comprends qu'un malheureux qui souffre depuis longtemps et qui se croit abandonné par les médecins en arrive à avoir confiance aux farceurs qui exploitent sa bonne foi, d'autant plus qu'ils peuvent parfois en retirer du bien, grâce à l'excessive confiance qu'ils ont dans les pseudo-guérisseurs.

Le zouave Jacob, tout ignorant qu'il fût, connaissait l'humanité sur ce point, et c'est sans fausse modestie qu'il dit avoir opéré des milliers de guérisons.

—Vous les guérissiez vraiment ? lui demandait dernièrement un journaliste.

—Ils en étaient convaincus, répondit Jacob. Et il ajouta, non sans philosophie :

—Monsieur, que voulez-vous exiger de plus d'un malade, si ce n'est de le persuader qu'il est guéri ?

La réflexion est très juste, et le Juif rusé usa de sa puissance tant que la police ne vint se mêler de ses affaires.

Cela le laissa très indifférent, du reste, car, à ce métier peu fatigant, il avait déjà extrait de la bourse des naïfs de quoi vivre tranquille le reste de ses jours.

*** L'homme a tant besoin de croire à tout ce qui peut soulager ses souffrances—je ne parle pas du physique—qu'il accueille toujours avec faveur le nouveau remède dont il voit l'annonce dans son journal.

—Hâtez-vous de vous en servir pendant qu'il guérit encore ! disait, je ne me rappelle plus quel écrivain, à une de ses amies qui lui demandait son avis sur je ne sais quel mélange à la mode.

Ce mot d'esprit sera toujours vrai.

Vous souvenez-vous du remède infailible que vendait, il y a quelques années, une certaine madame Énault, l'arracheuse de dents, à la voiture attelée de six chevaux, escortée d'un corps de musique, flanquée de compères habillés en généraux, remuant les pièces d'or à pleines mains, etc., etc. ?

Ce qu'elle en a emporté d'argent de nos bons Canadiens ?

Mais à peine fut-elle partie que l'on ne pensa plus ni au remède, ni à la guérisseuse.

La vertu de la panacée s'en était-elle allée avec les musiciens chamarrés d'or, les chevaux caparaçonnés de paillettes brillantes et la farceuse ambulante ?

Depuis, il est venu d'autres marchands de

remèdes bons pour tous les maux, ils ont fait de bonnes affaires, et il en viendra encore d'autres qui s'en iront le gousset bien garni.

Et pourvu qu'ils en arrivent à ce résultat, c'est tout ce qu'ils demandent.

** On nous a appris, alors que nous étions jeunes, que :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.

Plus tard, quand nous avons été aux prises avec les difficultés de la vie, nous nous sommes demandé si nos professeurs n'avaient pas un peu abusé de notre naïveté, à propos de l'or, au moins, mais un fait récent vient de confirmer la sage pensée mise en vers par le gracieux poète.

Un rentier octogénaire, M. Adolphe Coste, demeurant rue Pastourelle, à Paris, s'est suicidé, cette nuit, d'un coup de revolver dans la tempe droite. M. Coste, depuis quinze jours, avait déjà tenté de se suicider trois fois : d'abord par le charbon, ensuite en se pendant à deux reprises différentes. Chaque fois son concierge l'avait sauvé et chaque fois il avait promis qu'il ne recommencerait plus. Aussi M. Coste n'a-t-il pas voulu se tuer, cette nuit, sans laisser un mot d'excuse à son concierge. Dans cette lettre, il explique longuement que la vie est pour lui d'une banalité féroce, qu'il ne peut plus se résoudre à vivre uniquement pour toucher des rentes, qu'il a vainement cherché à se faire tuer par les anarchistes en leur écrivant des lettres de menaces et que, la chose n'ayant eu aucun succès, il prenait la résolution de s'en aller dans l'autre monde dans l'espoir d'y trouver de quoi s'occuper.

Que les moralistes mauvais teint ne montent pas sur leurs grands chevaux et ne profitent de cette aventure pour nous répétailler encore que la France ne croit plus en Dieu, qu'il n'y a plus de foi, etc., etc.

Ne nous emballons pas et faisons attention au troisième mot de cet entrefilet.

Octogénaire, le bonhomme avait quatre-vingts ans au moins, cela explique tout. Il n'avait plus la tête bien solide.

** Les musulmans qui habitent Paris—y en a-t-il beaucoup ?—vont avoir une mosquée, grâce au prince d'Arenberg, un catholique qui patronne le projet.

La chose n'a rien de bien extraordinaire, mais ce qui l'est davantage c'est qu'il en existe déjà une en France, depuis les croisades, dans les Ardennes.

Personne n'y a jamais célébré d'offices religieux, mais le monument est toujours là, après avoir bravé le temps, les guerres de religion, les invasions et tous les régimes.

La légende vaut la peine d'être contée.

Un gentilhomme champenois, le baron d'Anglure, ayant été fait prisonnier à la bataille de la Mansourah, fut remis en liberté sous la condition de chercher et de rapporter lui-même sa rançon. Il ne put réunir la somme et revint se constituer prisonnier ; mais le Sultan, touché de sa loyauté, lui rendit la liberté moyennant un serment par lequel le guerrier français s'engageait à construire une mosquée sur ses terres.

Cet édifice, construit en grosses pierres de taille, et de forme quadrangulaire, existe encore aujourd'hui et est connu des habitants du pays sous le nom de la Mosquée.

** Voici le jour des morts, la neige et la session.

Le jour des morts ! Ces pauvres morts les vivants ne leur ont consacré qu'un seul jour, et encore l'a-t-on, en réalité, réduit à quelques heures puisque les magasins sont ouverts et les visiteurs bien rares aux cimetières.

La neige ! plaisir des enfants, misère des pauvres.

La session ! A l'ouvrage, tout le personnel administratif ! Aux bills, les législateurs !

** Le mot de la fin n'est pas de moi, il n'en est que meilleur.

A la consultation :

—Je ne sais si je me trompe, docteur, mais il me semble que je perds la mémoire.

—Cela est certain, car vous oubliez depuis longtemps de régler ma note.

Am. Leduc

LE JOUR DES MORTS

Trêve *Aux bâtons rompus* pour cette semaine, et parlons des morts, dont on célèbre la fête.

Ce n'est pas trop d'entrer en se découvrant dans la Cité des Morts, de faire un signe de croix, de s'agenouiller sur une tombe pour y déposer une prière et les fleurs du souvenir, et cela une fois par an. Au reste, tout nous y engage : le ciel, la nature, les cœurs, tout a revêtu la livrée du deuil, des larmes, de la tristesse.

Pour moi, je ne vois jamais revenir cette triste et consolante journée sans me livrer à de profondes réflexions.

Je dis triste pour nos cœurs qui pleurent nos affections, nos chers aimés disparus ; consolante pour notre foi qui nous fait presque envier le sort de ceux qui sont partis avant nous, tant il est vrai que Dieu est clément. Et les hommes, malgré leur incrédulité forcée, le croient et le comprennent si bien que, ce jour-là, les cimetières sont envahis.

A Paris, par exemple, cette ville qu'on surnomme la Babylone moderne, le culte des morts est grandement respecté et royalement fêté. Pas une tombe, ce jour-là, qui ne soit ornée d'un souvenir, d'un pleur, d'une fleur, d'une prière.

Or, tout peuple qui respecte les morts est un peuple qui croit... Il est sauvé... Saluons donc les morts, respectons-les ; prions pour eux, fleurissons leurs tombes afin que leurs os tressaillent au souvenir pieux de nos cœurs ; afin qu'ils attendent, réchauffés par nos prières, sous leur froid suaire que va bientôt recouvrir la neige, les fleurs printanières que la nature, chaque année, se plaît à faire pousser sur leurs tombeaux, nous rappelant par là que rien ne meurt et que tout ressuscite...

Antoine Lalab

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

M. R.-S. White, ex-député de Cardwell, Ontario, et rédacteur en chef de la *Gazette de Montréal*, vient de remettre son mandat au président des Communes du Canada. Il prépare un manifeste à ses anciens électeurs pour leur expliquer les motifs de sa démission.

A une convention des électeurs conservateurs du comté de Jacques-Cartier, M. Désiré Girouard jr, avocat, fils de l'honorable juge Girouard, de la Cour suprême du Canada, le précédent député de ce comté, a été choisi, à la majorité des suffrages, comme le porte-étendard des intérêts conservateurs.

Il paraît que les Acadiens du Nouveau-Brunswick font des instances auprès du gouvernement Blair pour que leur

compatriote, l'hon. M. A.-D. Richard, fasse partie de l'exécutif de cette province. Si l'on réfléchit qu'ils ont déjà, dans cette Chambre, huit députés sur quarante-six, leur requête ne paraît qu'absolument légitime.

L'élection rendue nécessaire pour remplir le mandat de feu M. l'échevin Pat. Kennedy, M.P.P., décédé il y a quelques semaines, s'est terminée mercredi, 22 octobre. Il s'agissait du mandat à Législature de Québec pour la division Sainte-Anne (No 6) de Montréal. M. le Dr Guérin, candidat du parti libéral, a été élu par 1254 voix de majorité.

Les citoyens de Kingston ont inauguré, le mercredi, 23 octobre dernier, un monument à la mémoire de leur illustre concitoyen et ancien député, sir John A. Macdonald, en son vivant premier ministre du Canada. On sait que les restes mortels du distingué politique reposent au cimetière Catarqui, à Kingston, sa ville natale.

M. Cléophas Rochette, un des industriels les plus importants du quartier Saint-Sauveur, à Québec, est décédé presque subitement, la semaine dernière. Ce favorisé de la fortune était un magnanime et généreux, hautement estimé par toute la population québécoise, qui pleurera longtemps sa perte.

Nous avons reçu le No 3 de l'*Indépendance Canadienne*, nouveau journal politique hebdomadaire (\$1 par an), publié aux Trois-Rivières par M. G.-I. Barthe. Cette feuille a pour programme : obtenir l'indépendance de notre patrie et la constitution d'une république fédérale canadienne. S'il est possible de montrer le côté praticable et désirable de ce plan, grand succès au confrère !

Monsignor O'Bryan, prélat romain, curé de l'église Saint-André, à Rome, est décédé subitement jeudi dernier, 24 octobre, au presbytère Saint-Patrice de Montréal. Mgr O'Bryan était venu au Canada pour suivre les assises criminelles de Beauharnois où comparait présentement le meurtrier Valentine Shortis, de Waterford, Irlande, dont la famille était intimement liée d'amitié au défunt monsignor.

Les élections partielles suivantes, pour les Communes du Canada, auront lieu à brève échéance, les sièges étant devenus vacants pour cause de démission, en ce qui concerne Cardwell, et par acceptation d'autres fonctions par les députés, dans les autres cas : Montréal-Centre, Jacques-Cartier et Mississiquoi, dans la province de Québec ; Huron-Ouest et Cardwell, dans l'Ontario. Il faut encore ajouter, dans la province d'Ontario, le comté d'Ontario-nord, dont le député, M. Madill, vient de mourir.

Un sous-comité nommé par le comité du monument Mercier, le 3 septembre, a choisi les officiers suivants, et son choix a été ratifié par le comité qui s'est réuni la semaine dernière au Riendeau. Président honoraires, les honorables MM. F. G. Marchand et J. K. Ward ; vice-présidents honoraires, MM. J. McShane et C. A. Geoffrion ; président, J. E. Robidoux ; vice-présidents, C. Beausoleil et l'échevin Leclair ; trésorier, M. Dupré, échevin ; secrétaires, J. O. Pelland et R. S. Weir. Le comité exécutif se compose d'un grand nombre de citoyens influents.

Samedi de la semaine dernière, 26 octobre, il y avait juste quatre-vingt-deux ans que trois cents et quelques braves miliciens canadiens-français, sous les ordres du vaillant colonel de Salaberry, remportaient la fameuse victoire de Châteauguay, contre huit mille Américains commandés par le général Hampton.

A l'occasion de cet anniversaire, un joli monument commémoratif a été inauguré, grâce à l'initiative de la Société Historique et Littéraire de Châteauguay, et à la munificence du Parlement fédéral du Canada.

Il se dresse sur le champ de bataille même de Châteauguay, sur la rive sud-ouest de la rivière du même nom, dans la paroisse de Saint-Malachie d'Ormstown, comté de Châteauguay.

LE JOUR DES MORTS

Le soleil avec peine a percé la nuit sombre ;
Par un temps orageux,
Se lève un jour blafard, enveloppé dans l'ombre,
Sous un ciel nuageux.
Les beaux jours sont passés. Quelques feuilles jaunies
Tourbillonnent aux vents ;
La bruyère n'a plus de douces harmonies,
La mort parle aux vivants.
Entendez-vous gémir la plainte sepulchrale
De la nature en deuil ?
Il semble qu'en ce jour la voix de la rafale
Procède du cercueil.
Les plantes ont vécu ; la sève nourrissante
Retourne vers le sol.
Comme le corps humain, dépouille repoussante,
Quand l'âme a pris son vol.
Car de l'homme orgueilleux le séjour sur la terre
Est, dans l'éternité,
Aussi court que celui de la plante éphémère
Qui meurt avec l'été.
La terre est une tombe, un vaste cimetière
Où dorment nos aînés.
A peine reste-t-il de mainte race altière
Quelques os décharnés.
De l'Aurore au Couchant, de l'Equateur aux Pôles,
Déjà le genre humain
Jonche de ses débris d'immenses nécropoles
Où nous serons demain.
Aujourd'hui, l'œil en pleurs, nous pensons à nos frères
Qui nous ont devancés ;
Nous offrons au Très-Haut nos vœux et nos prières
Pour nos chers trépassés.
Et ces êtres chéris, joyeux de voir notre âme
Fidèle au souvenir,
Sur nos tendres regrets versent, comme un dictame,
L'espoir en l'avenir.
Dieu grava dans nos cœurs un sentiment suprême
Qui survit au trépas :
Au-delà du tombeau, comme ici bas, l'on s'aime,
Car l'amour ne meurt pas.
Des nuages d'encens, sous les sacrés portiques,
Exhalent leurs parfums ;
Nous croyons voir flotter, grandes ombres mystiques,
Les âmes des défunts.
Les murs drapés de noir répandent les ténèbres
Dans le temple de Dieu ;
Les morts, se relevant de leurs couches funèbres,
Vont prier au saint lieu ;
Ils mêlent leurs accents aux ardentes prières
Des vivants nés mortels,
Heureux de retrouver leurs amis et leurs frères
Au pieds des saints autels.

Rémi Tremblay

LA TOUSSAINT

N'est-ce pas qu'il est bon, chers lecteurs, de faire trêve pour quelques heures aux tristes soucis de l'existence, et de vivre plus haut, de vivre de la vie du cœur, dans la contemplation de l'avenir promis à notre foi de chrétiens ? N'est-ce pas qu'il y a une profonde douceur à entendre, par-dessus les clameurs de nos luttes politiques, la voix grave de la sainte Eglise chanter, d'un bout du monde à l'autre, les béatitudes ?

Il y a vingt siècles, cent soixante-huit ans avant l'ère chrétienne, Antiochus Epiphane qui régnait en Syrie, voulut faire adorer les idoles aux Juifs captifs. Mais, parmi eux, il se trouva sept frères que les Livres Saints appellent les Machabées, qui résistèrent courageusement aux tentations comme aux menaces. Les six aînés avaient déjà été mis à mort, quand le prince infidèle, pensant fléchir le plus jeune, lui envoya sa mère au milieu de son supplice.

On pensait que la pauvre femme, vaincue par tant de deuils, donnerait à son fils le conseil de se laisser fléchir. Mais la mère vaillante avait un autre courage. Penchée sur son enfant, dans un entretien suprême, dont les bourreaux ne pouvaient pénétrer le sens, elle semblait, en effet, l'exhorter avec ardeur. Or, elle lui disait : " Mon fils, je vous demande de regarder vers le ciel ! " Elle dut à cette parole sublime de partager les courtes tortures et la gloire éternelle de ses enfants martyrs.

Aujourd'hui, qu'on me le pardonne, j'éprouve le besoin, après tant de conseils pratiques, après tant de discussions et de thèses soutenues, j'éprouve le besoin de me dilater le cœur, en vous jetant à tous et à chacun ce cri sublime de Salomé : *Peto ut aspicias ad cælum*, " Je vous le demande, regardez au ciel ! "

Vous faites, comme malgré vous, votre unique affaire des choses d'ici-bas. Est-ce que la tristesse ne vous prend jamais à songer qu'elles sont périssables ?

Ah ! si vous la connaissez cette tristesse de voir autour de soi la fin de tout, si vous l'avez éprouvée, cette douleur de toutes les âmes nobles, de penser que ce que vous aimez doit mourir, et de vivre dans cette pensée, vous devez comprendre l'élan de cœur qui me fait vous crier aujourd'hui : *Excelsior !*

Excelsior ! Regardez au ciel. Ayez pour toutes les déceptions de la vie, ayez pour toutes vos lassitudes ce suprême réconfort de la joie qui vous est promise et qui ne vous trompera pas. La lutte est pénible, nous n'avançons dans la mêlée qu'au prix des plus cruels sacrifices, la victoire peut nous trahir, le bonheur peut s'éloigner de nous : mais il y a au-dessus de nos fronts une promesse qui ne peut pas mentir, un horizon qui ne connaît pas les nuages : *Excelsior !*

L'Eglise célébrera cette semaine la fête de tous les saints. Elle a proposé à la vénération des fidèles, Elle a placé sur ses autels les plus illustres de la sainte phalange.

Mais combien, parmi les martyrs des premiers âges, sont demeurés inconnus ? Combien parmi ces humbles qui vivaient parmi nous, sans que nous sachions rien de leur âme, sont entrés dans la gloire des saints, ne laissant qu'à quelques amis obscurs comme eux, le souvenir de leur douceur et de leur vertu ?

A ceux-là, l'Eglise, qui ne sait pas leurs noms, mais qui sait leur béatitude, a consacré l'une de ses fêtes les plus solennelles. Et il semble qu'en ce jour de la Toussaint le ciel appelle nos regards, et nous jette lui-même par la voix de ses millions de bienheureux le cri sublime de la mère des Machabées : *Peto ut aspicias ad cælum !*

Au ciel, où la gloire de nos bonnes actions les plus cachées s'en ira, rayonnante, vers le centre de toute gloire, un cantique perpétuel donne aux misères d'en bas son éternel réponse. Aux larmes, il oppose la joie, aux douloureuses ignorances, la béatifique lumière, aux chagrins de notre mort lente, la sécurité et la plénitude de la vie sans fin ! Ecoutons-le.

L'Eglise bienheureuse se penche aujourd'hui vers l'Eglise militante, elle lui parle dans la glorieuse langue de la liturgie, du bonheur qu'il faut conquérir.

Ecoutons ce cantique qui descend de toutes les gloires du ciel vers nos humaines tristesses. Ecoutons-le, parce qu'il est, pour nous qui devons vivre, la vérité ; pour nous qui devons mourir, l'espérance et la joie.

Abbé GARNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Nous accusons réception d'un joli recueil de vers, les *Poèmes des soirs*, dont l'auteur, M. Léon Berthaut, est un des principaux collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ.

Nos lecteurs connaissent déjà, par la lecture de plusieurs nouvelles des plus attachantes, le sympathique écrivain français qui vient d'écrire ces vers pleins de patriotisme, d'une rare vigueur, à la pensée grande et constamment élevée.

Les *Poèmes des soirs* ont obtenu un succès hors ligne, même à Paris, dans la Ville-Lu-

mière. Armand Silvestre a consacré à l'auteur une de ses chroniques littéraires du *Journal*, et ne lui a pas ménagé les éloges. Il ne peut s'empêcher de constater qu'" il y a vraiment l'âme d'un poète dans ce volume."

Nous félicitons M. Berthaut du succès de son œuvre, et nous le remercions de l'envoi d'un exemplaire.

Les *Poèmes des soirs* sont édités par Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris. Prix : 3 fr. 50.

M le professeur Margiotta, ex trente-troisième franc-maçon, depuis qu'il s'est converti au catholicisme, s'est appliqué à dénoncer l'ignominie de la secte.

Il va publier, ces jours-ci, un troisième volume sur le sujet, en treize mois. Voici dans quels termes il nous présente lui-même ce nouvel ouvrage :

M'inspirant des enseignements du Souverain Pontife, Léon XIII, j'ai, — dans mes deux ouvrages sur *Adriano Lemmi* et le *Palladisme*, qui ont reçu du monde catholique l'accueil le plus favorable, — dévoilé les doctrines panthéistiques et sataniques de la secte. Mais il fallait arracher le dernier masque, pénétrer jusqu'au fond de l'antrône maçonnique et en finir une bonne fois pour toutes avec la Bête Maudite, ennemie jurée de tout ce que nous respectons le plus au monde : Dieu, l'Eglise, la Patrie, la Famille et la Morale.

De nombreux témoignages d'estime m'ont encouragé dans cette tâche ardue de salubrité sociale. C'est pourquoi je viens aujourd'hui faire la lumière sur les mystères infâmes qui se perpétrent au sein des arrières-loges sur le culte de la chair que préchent impudemment les coryphées de l'Equerre et du Compas.

Mon livre est le dernier mot des révélations faites jusqu'à présent. Il ne s'adresse, ai-je besoin de le dire, qu'aux personnes uniquement soucieuses de s'éclairer ou d'éclairer les autres sur les suprêmes secrets et sur le but infâme de la Maçonnerie.

M. Margiotta ajoute :

J'ai décidé de dédier mon ouvrage au Très Saint-Père et de faire hommage à Sa Sainteté du montant des inscriptions, en même temps que d'un Album où seront inscrits les noms de tous les souscripteurs. Ceux qui préféreraient garder l'incognito ne seront désignés que par la lettre X.

Le prix de l'ouvrage est de vingt francs (\$4.00), et l'on peut souscrire en s'adressant à M. D. Margiotta, à l'évêché, Grenoble, Isère (France).

CHEZ LES ANGLAIS

LA FEMME DE LONDRES



FROID comme une Anglaise ! s'écrie Musset ; et l'on connaît assez le type de "l'insulaire" fixé par le vaudeville : cette créature aux pieds énormes, à la mâchoire de gorille, aux mains osseuses, à la gorge plate, avec un chapeau rond, un voile vert, des lunettes, un châle écossais, des bas en vrille tombant sur des chaussures de plongeur.

Pour juger et peindre ainsi la femme anglaise, il faut avoir souhaité la mort de Pitt ou avoir été vaincu à Waterloo. Elle n'est en réalité ni déplaisante ni glacée, et l'image caricaturesque que nous nous sommes faite d'elle s'explique par les mêmes causes qui ont si longtemps empêché les deux peuples de s'étudier.

Ce que le passant prend pour de la froideur est le plus souvent, chez l'Anglaise, de la sérénité, de l'assurance, une façon d'être courageuse, grave, confiante et simple qui exclut la coquetterie au profit de la dignité.

Elle n'a nulle besoin de courir les réunions publiques, ni de pérorer, ni d'occuper d'elle-même l'opinion. Elle connaît ses droits, s'en contente, ne perd point de temps à en réclamer de nouveaux.

Enfant, elle connaît déjà de la loi les prescriptions qui assurent sa liberté. A seize ans, il lui sera permis de répudier l'autorité paternelle, si elle fournit devant un magistrat la preuve que cette autorité s'exerce à son détriment; le juge l'autorisera alors à quitter la maison de ses parents et à habiter seule, sous la condition de se bien conduire. A vingt et un ans, elle se trouve maîtresse d'elle-même, libre de se marier sans consulter personne. Mariée, elle conserve, en vertu d'une loi spéciale, la faculté d'agir, de faire du commerce, d'administrer ses revenus, de faire saisir au besoin le salaire de son mari si celui-ci néglige son ménage. Jamais elle n'abdique.

On sait de combien peu de formalités se compose un mariage anglais: une visite au *registrar*, une dépense de quelques shillings, deux témoins, aucun papier. Mais il faut examiner ces mœurs de près pour se rendre compte de la liberté laissée à la femme anglaise.

Le mois dernier, comme j'étais entré chez un papetier, mon voisin, pour plusieurs emplettes, la fille du marchand m'ajourna à quelques jours, n'ayant pas en magasin le papier que je réclamais.

— Soit, dis-je. Je vous le demanderai la semaine prochaine.

Elle hésita un peu, puis :

— C'est que, dit-elle, je ne serai plus ici la semaine prochaine... Je dois me marier demain... Seulement ne le dites pas à mon père, il n'est pas encore prévenu.

De fait, le père ne fut prévenu qu'au dernier moment, par le fiancé lui-même, qui lui parla à peu-près en ces termes :

— J'épouse votre fille dans une heure. Elle ne vous en a pas parlé parce que vous auriez essayé de vous opposer à son mariage. Tout est prêt. Votre fille va aller s'habiller chez ma mère, et nos témoins attendent dans le landau qui stationne devant la porte. Maintenant, croyez-moi, passez une redingote et venez assister à la cérémonie. Ce sera plus convenable, plus correct.

Et le père a passé sa redingote et a assisté à la cérémonie, parce que c'était plus correct.

Presque au même instant, à l'occasion d'un mariage, une jeune fille de vingt et un ans se livrait, dans Saint-Martin's Church, à une manifestation qui n'a surpris personne, qui a même bénéficié d'une approbation presque unanime.

Au moment où le clergyman, procédant à la cérémonie, demandait selon l'usage :

— Qui donne cette femme à cet homme ?

Miss Ethel B... a empêché son père de répondre et s'est adressée directement à l'officiant :

— Personne ne me donne à l'homme que j'ai choisi, sinon moi-même. La question que vous venez de formuler date des temps heureusement passés où la femme était considérée et se considérait comme une chose, comme une esclave dont les parents disposaient à leur guise. Si je ne consentais pas à m'unir à mon fiancé, aucune force humaine ne saurait m'y contraindre. Je prie donc respectueusement mon père de ne pas vous répondre, et je vous déclare, puisque vous m'interrogez, que je me donne moi-même l'homme que voici.

Le clergyman a avoué depuis que cet incident lui donna plus d'embarras que de mécontentement. Il s'inclina sans mot dire. Peu après, il lui fallut demander à miss Ethel B... si elle promettait "respect et obéissance" à son mari.

— Si je ne le respectais pas, reprit la mariée, je ne serais pas ici, et je continuerai à le respecter tant qu'il méritera mon respect, à l'estimer, tant qu'il sera digne de mon estime. Mais je ne m'engage pas à lui obéir. Je prendrai un époux, un ami tendre; non pas un maître.

Tout ceci dit sur le ton le plus tranquille, sans animation, presque sans geste, avec une évidente intention de respect pour le clergyman et les assistants. Le fiancé ne marquait aucune surprise; il approuvait de la tête, en souriant.

La femme de Londres travaille, et quand elle cesse de travailler, elle voyage. Des jeunes filles de dix-huit à vingt ans font des excursions d'une semaine, seules ou accompagnées d'une amie! On en cite qui sont allées seules rejoindre une sœur mariée à Malte, en Egypte et même aux Indes sans que l'on pût concevoir pour elles plus d'appréhensions que s'il se fût agi d'un jeune homme, sans que la voyageuse elle-même fût troublée par l'inquiétude d'un péril.

C'est que la femme de Londres est élevée dans un esprit de confiance et d'intrépidité qui fait défaut à l'éducation française. Il s'ensuit qu'elle paraît un peu "garçonnière," pour employer le néologisme courant. On s'habitue à cette apparence, à ce je ne sais quoi de correct et de froid qui commande la réserve sans empêcher la sympathie. Elles n'en sont ni moins jolies, ni moins blondes, ni moins roses, ni moins sveltes, ni moins tendres. C'est se faire tort à soi-même que de renoncer à les admirer par soumission à la routine, et c'est les méconnaître que de leur refuser la grâce.

NOVEMBRE

Novembre s'ouvre par un glas. Aucun mois n'est plus désolé. Sa consécration au culte des morts et l'inénarrable tristesse de la nature en font l'époque la plus lugubre de l'année. C'est l'heure où l'homme songe forcément à ses fins dernières, et, faisant un retour sur lui-même, devient meilleur. Les premières gelées de septembre ont mordu les feuilles vertes; octobre a rougi les plaines et jauni les érables, c'est vrai; mais le soleil a des rayons encore ardents, la brise qui passe dans les bras décharnés des grands arbres est encore tiède; l'été des sauvages, comme un regain de jeunesse, réchauffe le cœur et les membres; ce sont les adieux de la belle saison, mais novembre venu, tout ce qui faisait le charme de l'été, la forêt vivante, le parterre odorant, la chanson des nids, la moisson dorée, l'eau limpide, tout, jusqu'au léger nuage blanc, tout a changé, ou disparu. Le ciel est blafard, l'onde est troublée, le bois se déserte, les nuées sont grisâtres; le pied des bestiaux ne foule plus le chaume, les nids sont vides, la plaine nue, la vie absente. Ce n'est plus l'automne salubre qui rit dans les arbres chargés de fruits, et ce n'est pas encore l'hiver aux blancs frimas.

L'homme, soucieux et prudent, se précautionne contre les mois rudes. Les doubles croisées apparaissent aux fenêtres, on clôt toutes les ouvertures: la ouate molle bouche les interstices; le père de famille jette un œil inquiet sur son bûcher. Le jour est court et la lampe s'allume de bonne heure. La veillée sera longue. Adieu les promenades dans l'air balsamique! La pluie fouette les vitres, ou la grêle crépite sur le toit.

Mais vous avez des vôtres qui dorment au cimetière, et tous les soirs la cloche de la paroisse tintera pour les rappeler à votre mémoire, et du fond du cœur une ardente prière s'échappera pour les chers absents.

DIANA VAUGHAN

Melle Diana Vaughan, franc-maçonne haut gradée, qui vient d'embrasser le catholicisme, est née à Paris le 29 février 1864. Elle atteindra donc sa trente-deuxième année en février prochain.

Elle est fille de père et mère protestants. Sa mère était française. Son père, d'origine anglaise, s'établit dans le Kentucky deux ans après son mariage. Il se livra à l'élevage des bestiaux et laissa à sa fille une fortune considérable.

C'est le 25 mars 1885, que Diana Vaughan a été reçue *maîtresse templeière* dans le Grand Triangle Saint-Jacques, alors présidée par la fameuse Sophia Walder. Sa réception à ce grade fut compromise par son refus formel de poignarder une hostie. Elle déclara qu'elle ne croyait pas à la présence réelle du Dieu



Mlle DIANAGH VAUGHAN

des catholiques dans l'Eucharistie, et que, par conséquent, elle ne voulait pas commettre un acte de folie. Il fallut l'intervention personnelle du grand-maître Albert Pike pour lever à son bénéfice les exigences du règlement.

Mademoiselle Vaughan parle et écrit le français d'une façon parfaite; c'est même sa langue favorite.

Elle possède une éloquence très entraînante et parmi les sœurs propagandistes du Palladisme, elle a certainement été la plus brillante conférencière que les Triangles aient jamais eue.

On sait que Diana Vaughan attribue sa conversion à Jeanne d'Arc.

P.-G. R.

Les Allemands n'aiment pas les choses simples, et ce trait de leur caractère se retrouve jusque dans la façon dont ils apprêtent leurs mets et leurs breuvages. C'est ainsi qu'ils croient améliorer leurs vins les plus généreux en y faisant macérer des fraises, des framboises ou toute autre sorte de fruits.

Les officiers, surtout, sont très friands de ce genre de breuvage. Guillaume II, s'inspirant de cette tradition, vient d'instituer à sa cour une mode qui ne manque pas d'une certaine poésie romantique: on n'y sert plus le champagne qu'après avoir effeuillé dans la coupe des convives quelques pétales de violettes.

Ainsi les Romains, au temps d'Horace, ne buvaient le cécube que parfumé de roses.

LA POINTE AU MAUVAIS IROQUOIS

NOUVELLE HISTORIQUE CANADIENNE

Dédiée à l'historien des "Canadiens-Français," M. B. Sully

Monsieur,

Permettez-moi de vous offrir ce pauvre récit d'un fait d'armes, mentionné quelque part dans l'histoire de notre beau Canada. "Heureux, disait quelqu'un, le peuple qui n'a pas d'histoire !" Vous avez compris, vous, monsieur, toute l'insanité de cette exclamation ; et, montrant dans l'histoire d'un peuple sa vaillance, ses qualités, ses vertus, vous avez soulevé le voile abritant la Providence, par laquelle agissent les nations.

Vous avez rappelé que le peuple canadien est une branche — si j'ose m'exprimer ainsi — de cette héroïque France dont on dira longtemps encore : "Gesta Dei per Francos !"

Vous faites aimer ce beau pays du Canada, si bien dénommé : Nouvelle France ; ce cri de : "Vive le Christ qui aime les Français," peut s'appliquer ici, et je dirai : "Vive le Christ qui aime les Français Canadiens !"

Recevez, monsieur, je vous prie, l'assurance du respectueux dévouement de

Votre humble serviteur,

FIRMIN PICARD.

Montréal, octobre 1895.

Au nord du lac du Petit Nomingue, le touriste qui égarerait là ses pas remarquerait, non sans certaine surprise, une pointe s'avancant dans le lac et portant des vestiges de fortifications. Aboutissant à cette pointe, une jolie chaussée bordée de pins séculaires symétriquement disposés et du plus bel effet. L'Européen ni le Canadien, n'ont cependant résidé en ces endroits depuis Jacques Cartier.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, alors que nos pères luttèrent pour la vie, trahis par les uns, abandonnés par les autres, ayant à combattre des ennemis de toute nature, deux tribus célèbres se disputaient la prééminence en ces lieux.

Les Iroquois, soutenus par l'anglais ou hollandais et excités contre les Français, ne perdaient aucune occasion de faire à ceux-ci tout le mal possible. Rusés, méchants, infatigables, ils harcelaient les colons disséminés dans les campagnes, enlevant les troupeaux, pillant les demeures dont les maîtres étaient aux travaux des champs, anéantissant les moissons sur le point d'être récoltées, en un mot, semant sur leur passage la ruine et la désolation.

Les Algonquins, au contraire, aux mœurs beaucoup plus douces, grande tribu bien policée, ayant gardé dans leurs traditions des souvenirs de la religion chrétienne apportée à leur peuplade vers le VIII^e ou le IX^e siècle par les Danois (*), les Algonquins furent les alliés constants des Français, et leur rendirent le plus de services qu'ils purent. Aussi, ces deux tribus se firent-elles, dès l'arrivée des premiers Français au Canada, une guerre acharnée.

Longtemps, la vaillance proverbiale des sauvages fit pencher la balance tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : mais le résultat final de ces combats sans merci, fut l'anéantissement presque total des deux peuples.

Un jour, un fort parti d'Iroquois—deux mille hommes environ—surprit un corps d'Algonquins de quinze cents hommes. Ceux-ci firent des prodiges de valeur. Refoulés à diverses reprises sur la côte Est du lac du Petit Nomingue, ils reviennent à la charge en

(*) Voir aux Archives du Vatican, la nomination au IX^e siècle, d'un évêque pour le Vinland (pays du vin, à cause de la grande quantité de vignes sauvages sur les bords du Saint-Laurent et de ses affluents).

Le Vinland s'étendait depuis le Labrador en suivant la rive nord du fleuve vers les grands lacs, jusque vers New-York.

Voir aussi Archives de Turin.

poussant leur cri de guerre. Chaque coup, dirigé d'une main sûre, est un coup mortel, les cadavres jonchent le sol, la masse de sang forme une boue rouge dans laquelle maint combattants glissant, se voit frapper avant d'avoir pu se redresser. Ce ne sont que prouesses de part et d'autre. Toutes les ruses de ces fils des bois sont employées par chacun.

Entre tous se distingue, du côté des Algonquins, un homme jeune encore, d'une vigueur, d'une agilité surprenante : sa coiffure indique un chef, et certes, il mérite de l'être ! Sa voix domine celle des combattants ; il est partout où les siens paraissent faiblir. On le voit bondir à droite, où son passage sème la terreur : les Iroquois fuient à son approche. Sans qu'on puisse savoir par où il est passé, le voici à gauche, où il rallie les Algonquins presque débandés. Il est dégouttant de sang, il paraît une incarnation de la Mort, nul ne résiste à ses coups—et lui-même semble invulnérable !— Oh ! il porte bien son nom de Bison-Rouge !

Du côté des Iroquois, le Renard-Agile, chef lui aussi, fait des merveilles. Son nom indique son système de combat : à l'attaque franche et droite, il oppose la souplesse, la ruse du renard. Il semble fuir le Bison-Rouge, tandis que celui-ci amoncelle les cadavres dans l'espoir d'atteindre son ennemi. Dans cette mêlée corps à corps, le chef Iroquois ne manque pas un coup—mais c'est toujours un coup de traître. A l'Algonquin bondissant sur un adversaire prêt à frapper, il donne, de flanc ou par derrière, un coup du terrible tomahawk, et, chaque fois, c'est un mort. Ils seraient bien faits pour se mesurer, ces deux chefs ! Jeunes, beaux, agiles, braves l'un et l'autre, quelle lutte épique s'ils se rencontraient !

Mais toujours le Renard-Agile évite son antagoniste. Il se dérobe. Il est partout à la fois ; mais, à l'encontre du Bison-Rouge, on ne le voit nulle part, on ne le sent qu'à ses coups.

Il y a, parmi ses hommes, un homme remarquable par sa haute stature, sa force de taureau, et dont l'apparition seule fait reculer les Algonquins. C'est l'Ours-Brun. Il est l'opposé de son chef : il va droit devant lui, moissonnant sur son passage comme le faucheur fait tomber les fleurs des prairies à la saison d'été. Il passe : c'est un sillon de cadavres sur sa droite et sur sa gauche. On peut suivre sa trace : c'est un sentier bordé de corps tordus dans les derniers spasmes d'une agonie terrible et rapide. Il tue d'un coup, et tous ces yeux grands ouverts dans leur étrange fixité, des cadavres alignés sur son chemin, indiquent une sorte de terreur en même temps que la haine à son paroxysme.

Des heures a duré le carnage. Le soleil franchit la seconde moitié de son étape, et l'on tue toujours !

Les survivants, couverts de sueur, de sang et de boue, ont l'aspect de démons ; les sons sortant de leurs gosiers ne sont plus que des sons rauques, plus semblables au rugissement des fauves qu'à un cri humain.

Les Algonquins, habitués déjà à la tactique des Européens avec lesquels ils combattent souvent, ont remarqué un point faible chez les Iroquois ; mais, pour y atteindre, il faut traverser une crique dont l'un des côtés est formé précisément par la pointe s'avancant dans le lac, pointe dont nous parlions au commencement de ce récit. Le Bison-Rouge a saisi l'à-propos d'une diversion par là. Rapidement, il donne ses ordres ; une trentaine d'hommes se détachent sans le faire paraître, rampent dans les hautes herbes, se jettent à la nage, et, silencieux, s'approchent de la pointe. La muraille dont on voit aujourd'hui les restes, les oblige à se diriger vers un point précis d'atterrissement, mais où ils ne peuvent passer plus de deux de front.

Ils prennent successivement pied ; le succès de cette audacieuse entreprise est certain... quand tout à coup, se dresse devant les premiers arrivés un homme de haute stature. Son cri de guerre est celui des Iroquois, auquel répond le cri des Algonquins. Qu'ont-ils besoin de se cacher encore ? Les Algonquins se précipitent sur l'Iroquois, dans qui ils ont reconnu l'Ours-Brun. Ce n'est point trop de deux contre un adversaire aussi redoutable. Il outrage à la croyance des Algonquins, convertis par les Robes Noires, et les traite de femmes lâches, de chiens poltrons, de loups hurlants. Il leur dit d'appeler leur Grand Esprit à leur secours : son Manitou saura le protéger contre eux tous. Il profère toutes sortes de blasphèmes, auxquels les Algonquins répondent par un nouveau cri de guerre.

Ils tiennent leurs casse-têtes prêts à frapper : mais lui, rapide comme l'éclair, lance le sien retenu au poing par une souple liane ; son adresse est telle, que le tomahawk va, en sifflant, s'abattre sur le crâne du premier Algonquin. L'arme meurtrière décrit une nouvelle courbe : le second Algonquin gît râlant aux pieds du colosse. En vain, les alliés des Français veulent-ils venger leurs camarades morts : gênés par la muraille, ils ne peuvent frapper, tandis que l'Iroquois frappe sans relâche, et chaque coup qu'il porte, ajoute un cadavre aux autres cadavres. Les Algonquins ne veulent point s'avouer vaincus par un seul homme. Ils se ruent, se poussant l'un l'autre : leur seule tactique, c'est de l'accabler par le nombre et le plus rapidement possible. L'Ours-Brun voit ses mouvements paralysés : il ne peut plus agir. Eux, frappent à tort et à travers, comme ils peuvent. Il a la poitrine et les bras labourés par les pointes des tomahawks, il va périr ! Une fois encore, et comme en un appel désespéré, a retenti son cri de guerre. Le Renard-Agile l'a entendu : à la tête de cinquante de ses hommes, il bondit, il vole au secours de son vaillant compagnon. Un dernier effort de l'Algonquin tombé sur l'Ours-Brun : celui-ci a vécu !...

Les Algonquins sont refoulés dans le lac, où les Iroquois les achèvent.

La bataille n'a point cessé pour cet incident. Le Bison-Rouge entraîne les siens : malgré leur infériorité numérique, les Algonquins frappent. De part et d'autre, c'est une tuerie, c'est une boucherie ! A peine s'il reste, de chaque côté, un tiers des hommes sans blessures.

Semblables aux Euménides, les chefs excitent leurs combattants tout en fauchant autour d'eux. Le brave Bison-Rouge, bien des fois enveloppé par des partis d'Iroquois, se dégage à chaque coup par des prodiges de force. Mais le sang coule des nombreuses blessures qu'il a reçues et le rendent méconnaissable. En vain, par de puissants efforts de volonté, cherche-t-il à continuer : il chancelle, il va tomber, c'en sera fait de lui ! Les Algonquins l'ont vu : ils ne sont plus que quelques-uns valides ; ils entourent leur jeune chef si courageux, au moment précis où, ses forces le trahissant, le pauvre Bison-Rouge tombe évanoui...

Les Algonquins n'ont-ils pas vaillamment fait leur devoir ? A quoi bon poursuivre la lutte ? Ils emportent leur chef inanimé, et se replient en bon ordre vers le bois. Les Iroquois n'osent pas les suivre.

La tribu des Algonquins qui vient d'être presque anéantie, avait son campement vers le Sud-Est du lac Petit Nomingue. Les Iroquois vainqueurs, décident d'anéantir le village algonquin et d'emmener les femmes et les enfants. Il l'envahissent bientôt, en poussant leur féroce cri de guerre.

Une scène indescriptible se passe en ce moment : les vieillards, sachant que la mort—et quelle mort, que cette mort au poteau du supplice !—que la mort seule les attend, ont saisi tout ce qui leur tombe sous la main ; poussant eux aussi, le cri de guerre de leur race, ils tombent jusqu'au dernier, face à l'ennemi, les armes à la main. Plus d'un Iroquois mordit la poussière !

Les femmes et les jeunes filles, sachant le sort que leur réservent ces démons incarnés, ont résolu de s'entretuer plutôt que de se laisser prendre. Les mères en pleurs ont égorgé, toutes tremblantes, leurs enfants en bas âge.

Malgré la rapidité des Iroquois voulant posséder à tout prix ce butin humain, ils ne purent saisir que sept ou huit femmes, en tout et pour tout.

Ainsi disparut ce village naguère si heureux, si florissant.

* * *

Depuis lors, et vers le temps où ce combat eut lieu, c'est-à-dire en été, quand la nuit étend son voile mystérieux sur la nature, on voit se dresser un blanc fantôme sur la Pointe au Mauvais Iroquois ; on entend, parfois, de grands hurlements, parfois des plaintes venant mourir à la grève.

Le vent, passant dans les grands pins de l'allée, leur arrache des pleurs et des sanglots déchirants. L'hiver, quand leurs rameaux chargés de glaçons s'entrechoquent à la froide bise du Nord, c'est comme un bruit de tomahawks sur des crânes, et l'on distingue, à travers ces coups, des gémissements de douleur, de grands râles d'agonie !..

Ce sont, il n'en faut point douter, les âmes des pauvres Algonquins tués dans le lac, l'esprit mauvais de l'Iroquois de la Pointe.

Ne vous aventurez point là en ces instants ! Le téméraire paierait de sa vie sa fatale curiosité.

* * *

Sans perdre de temps, les Algonquins, après avoir étendu sur un lit de mousse leur valeureux chef, se sont mis à la recherche de différentes herbes dont les vertus vulnéraires et abstergentes leur sont connues. Ils en appliquent les feuilles, légèrement mâchées, sur les plaies du Bison-Rouge, et font le même pansement à tous les blessés qui ont pu survivre. Ils glissent, entre les dents de leur jeune chef, quelques gouttes d'une boisson obtenue par la macération des premières pousses de l'épinette, de plantes sudorifiques, révulsives thériacales, et le brave sauvage revient tout doucement à lui.

Entendant les cris des vainqueurs, il veut voir ce qui se passe : il rampe sous bois, l'espace d'une vingtaine de pas, malgré sa faiblesse. De la lisière du bois où il est parvenu, il domine quelque peu la place où fut le campement... Il pense mourir, à la vue de l'horrible spectacle qui se présente à ses yeux ! Les cases sont brûlées ou rasées ; dans les cendres ou les décombres, des cadavres, du sang, du sang toujours, du sang partout !

Il aperçoit dans un groupe les quelques femmes prisonnières des Algonquins ; parmi elles il reconnaît—oh ! son cœur ne le trompe pas, si ses yeux sont voilés par la douleur !—il reconnaît sa douce fiancée, sa bien-aimée, la Blanche Gazelle !

Le Grand Esprit les a-t-il donc complètement abandonnés ? Et le Manitou des Iroquois serait-il plus puissant que le Grand Esprit de la Robe Noire ?...

Mais non ! arrière, cette pensée blasphématoire !...

Il veut s'élançer sur ces féroces insulteurs de femmes : ses forces le trahissent encore, il s'évanouit à nouveau. Ses fidèles gardes du

corps ne l'ont point quitté, heureusement. Ils ne lui eussent point permis de se sacrifier inutilement. Ils ont pour lui les attentions les plus délicates ; après l'avoir ramené à son lit de mousse, ils renouvellent le pansement.

La nuit est venue ; les Iroquois la passent sur l'emplacement du village algonquin. Grâce à la vertu des plantes appliquées sur ses blessures, le Bison-Rouge peut reposer sans fièvre : dès les premières clartés du jour, il se sent presque fort. Les Iroquois, cependant, achèvent leurs préparatifs de départ. Bientôt, ils s'ébranlent en bon ordre, leurs prisonnières placées au centre.

Le Bison-Rouge, qui avait repris son poste d'observation, les voit se diriger vers le sud.

Mais nous les retrouverons en une autre occasion.

Notre tâche, quant à la Pointe au Mauvais Iroquois, se termine ici.

Les Algonquins donnèrent à cette pointe le nom de "Mauvais Iroquois," en souvenir, non seulement du fait d'armes y accompli, mais surtout des blasphèmes et des outrages que leur prodigua l'Ours Brun.

J. J. Curran

L'HON. JUGE J.-J. CURRAN

(Voir gravure)

Le banc de la Cour supérieure à Montréal, qui était veuf d'un de ses membres les plus distingués, depuis le décès de sir Francis Johnson, vient d'être rempli par la nomination de M. J.-J. Curran, C.R., ci-devant député fédéral de Montréal-centre et solliciteur général dans le gouvernement de la Puissance.

M. Curran est l'un de nos compatriotes doués de plus de talents. Dans le Barreau d'abord, et depuis treize ans dans la politique, il a eu des succès qui font augurer favorablement de sa carrière dans la magistrature.

Nous le félicitons vivement de cette promotion, et nous en complimentons aussi le gouvernement fédéral.

M. Curran est le fils de feu M. C. Curran, originaire du comté de Down, Irlande, et qui vint au Canada au commencement de ce siècle. Il est né à Montréal en 1842 et a étudié au collège Sainte-Marie, de Montréal, et à Ottawa. En 1865, il a épousé la plus jeune des filles de feu M. Patrick Brennan. Admis au Barreau en 1863, il fut nommé conseil de la

Reine en 1882. Dans les élections de 1874, il brigua les suffrages, sans succès, dans le comté de Shefford pour la Chambre des communes ; il fut battu par l'hon. L.-S. Huntingdon. Il a représenté Montréal-centre au Parlement depuis 1882. Le 6 décembre 1892, il était nommé solliciteur général.

JEUX DE CARTES

PATIENCE : LES FLEURONS. (*Un jeu de whist en entier*)

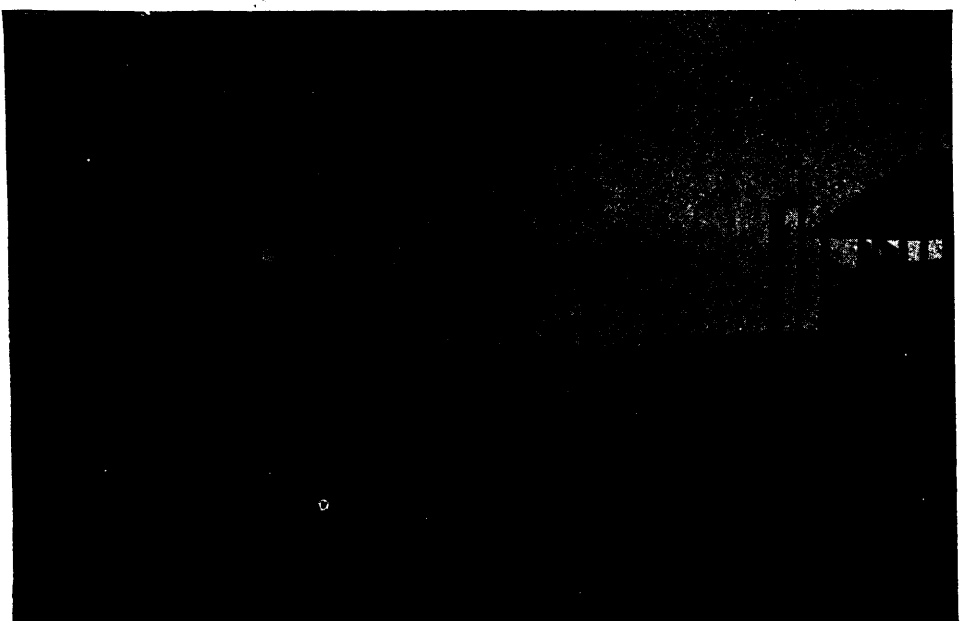
On sort du jeu les quatre as et on les range horizontalement au bas de la table. Les autres cartes, que l'on a bien mêlées, s'étalent en seize paquets. Ces paquets, occupant quatre rangées contenant chacune trois cartes disposées en éventail, ressemblent à des fleurons. Les seize éventails sont posés en travers.

Dès que la carte d'en haut d'un ou plusieurs de ces paquets correspond à un as, en couleur ou en ligne ascendante, on la met sur un as. Si deux ou plusieurs des cartes d'en haut de ces paquets correspondaient à l'as en couleur et en ligne descendante, on les placerait les unes à côté des autres pour les transposer sur le paquet principal dès que la série le permettrait. Dans les deux cas, on ne peut employer que la carte supérieure des paquets. Ce n'est que lorsqu'elle a pu trouver son emploi qu'on peut disposer des autres. Lorsqu'il n'y a plus, sur le jeu, de carte à employer, on forme un talon de tous les paquets et, sans mêler les cartes, on reprendra l'opération en se conformant aux mêmes règles.

On peut épuiser le talon jusqu'à trois fois. Pour que le problème soit résolu, il faut que toutes les cartes se trouvent placées sur les as en ligne ascendante ; si ce résultat n'est pas obtenu, la patience est manquée.

On peut aussi augmenter la difficulté des fleurons en ne commençant point par sortir les quatre as, pour en faire les quatre souches, mais en établissant cette rangée d'as, dans le cours de la patience, au fur et à mesure que l'un ou l'autre se trouvera la carte d'en haut d'un paquet en éventail, ou bien, si l'as se trouvant une des cartes de dessous, quand il serait devenu disponible par l'écart régulier des cartes supérieures.

Cette patience peut être faite avec deux jeux de whist. On écarte alors les huit as, dont on a fait une rangée horizontale, et l'on dispose ensuite trente-deux paquets en éventail, avec lesquels on procède comme il est dit plus haut. Mais avec deux jeux, on n'épuise le talon qu'une fois.



AU CHAMP DE COURSES DE BEL-AIR (PRÈS MONTRÉAL)



LA FÊTE DE LA TOUSSAINT.—LA LÉGENDE DES MORTS

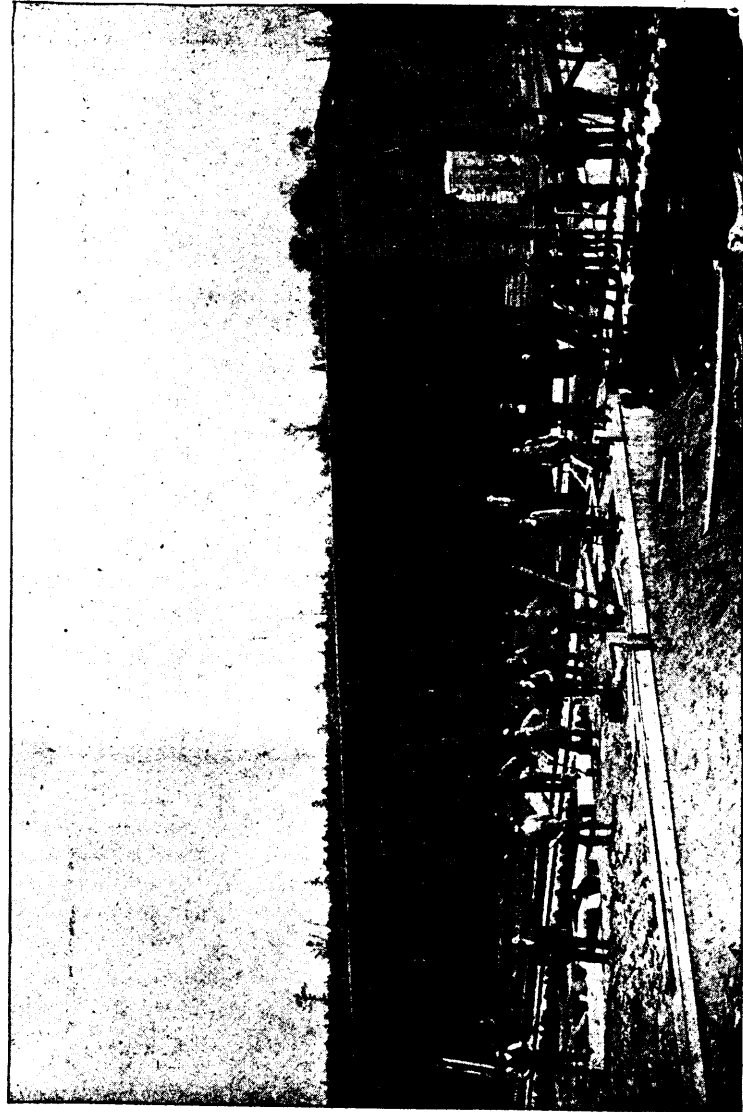
Composition et dessin de Edmond-J. Massicotte



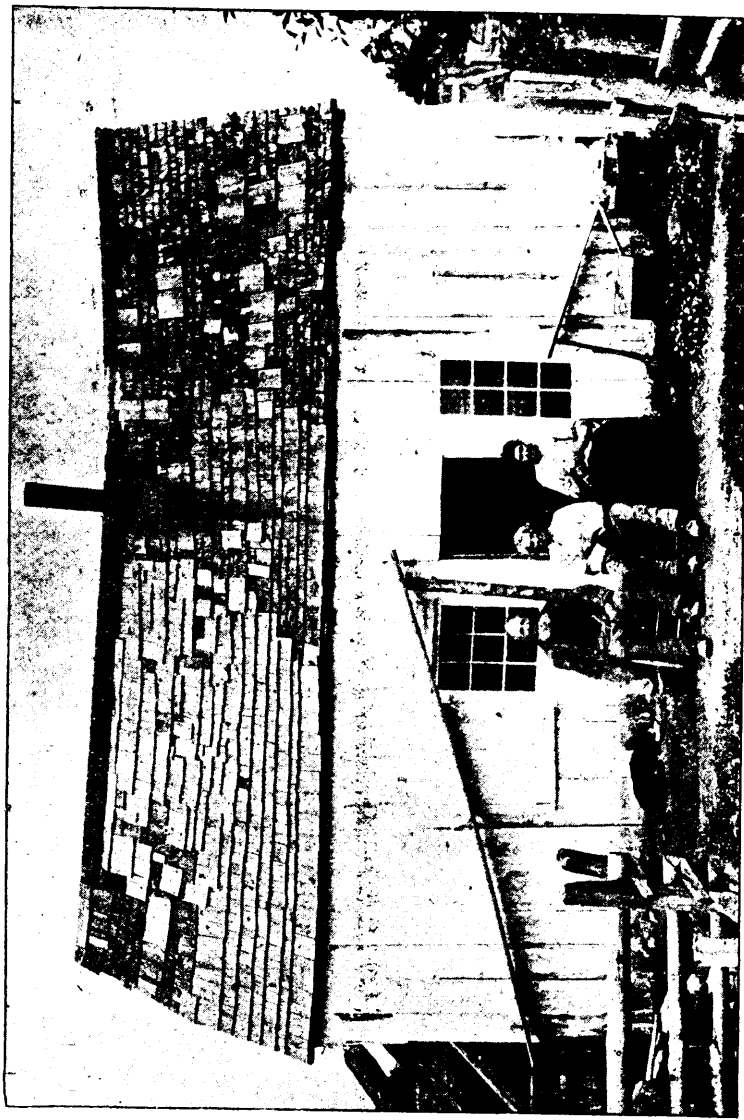
MONTMAGNY.—VUE SUR LA RIVIÈRE.—Photo. G. Kérouac



SAINT-BASILE-LE-GRAND.—VUE DE L'ÉGLISE ET D'UNE PARTIE DU VILLAGE



LAC MÉGANTIC.—MOULIN À PAPIER.—Photo. F.-X. Vachon



SAINT-BRUNO.—RÉSIDENT DE M. P. GOYETTE, BATIE EN 1762.—Photos Lapres & Laveigne

A TRAVERS LE CANADA

LA LÉGENDE DES MORTS

Pour illustrer ce conte macabre de nos veillées canadiennes, sur la foi duquel il faudrait croire que les morts viennent danser une sarabande dans les cimetières, le soir des morts, ou de la Toussaint, notre jeune compatriote et artiste Massicotte a donné un joli coup de plume, comme on pourra en juger par une de nos pages centrales.

Dans un encadrement un peu sinistre, mais bien nature, de crânes dénudés, il nous donne le spectacle de cette ronde funèbre et fantastique, et au-dessus, la touchante scène de la visite aux cimetières, l'après-midi de la Toussaint.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

Un savant professeur danois prétend établir que le poids de la terre augmente chaque année par suite de la chute sur notre planète d'une poussière de fer. Ce fer proviendrait des étoiles filantes, selon lui, et tomberait sans interruption, tantôt isolé, tantôt mêlé à la pluie et à la neige.

Ce savant prétend avoir trouvé dans la neige du fer en proportion appréciable, et il déclare qu'il est arrivé à en réunir une quantité suffisante pour faire une breloque qu'un de ses amis porte à sa chaîne de montre.

Un usage bizarre, remontant à une haute antiquité, s'est conservé jusqu'à ce jour dans les Alpes autrichiennes : c'est la coutume de peindre des emblèmes sur les crânes des morts.

Evidemment c'est là un vestige du culte des crânes célébré aujourd'hui encore par certaines peuplades primitives.

L'emblème qu'on rencontre le plus souvent, selon le professeur Zuckermandl, est une couronne de fleurs, de préférence une couronne de roses. On trouve aussi souvent, un serpent enroulé autour du crâne et sortant par un orbite ; c'est là, paraît-il, le symbole biblique de la mort. Parfois encore, on découvre des crânes où sont inscrits les prénoms et nom du mort, ou bien seulement ses initiales.

Dans les ossuaires de Corinthe et de Styrie, on a trouvé des crânes couverts de chiffres : c'étaient des numéros de loterie inscrits là par des joueurs superstitieux qui espéraient ainsi voir sortir leurs billets.

Un statisticien anglais a calculé le laps de temps au bout duquel le globe serait complètement peuplé et hors d'état de nourrir un nombre d'habitants plus élevé que celui qu'il aura atteint.

En tenant compte d'une manière très approximative, bien entendu, de la quantité des terres fertiles et des terres infertiles, ce savant croit pouvoir établir qu'il y a place environ ici-bas pour six milliards d'hommes, en chiffres ronds, trois fois plus que le chiffre actuel.

C'est dans l'Amérique que la progression est la plus rapide et en Asie la plus lente. Dans la première, dix-sept pour cent d'augmentation, dans la seconde, six pour cent. Elle est en Europe de huit pour cent.

C'est vers l'an 2072 que les six milliards d'hommes seraient sur pied et que commencerait un "struggle for life" fort intéressant pour eux, mais qui n'a pour nous qu'une importance réactive.

Un bon journal est un catéchisme au foyer : il instruit et il récréé tout ensemble. Mais pour cela il faut qu'il ait un programme clair et sincère comme l'Évangile, une doctrine pure

comme celle du *Credo* ; il faut qu'il ait des plumes chevaleresques comme les épées des Croisés sans peur et sans reproche.

Dans un naufrage, au dernier moment, quand le navire va s'abîmer dans les profondeurs de l'Océan, les passagers se réfugient pour ne point périr dans les barques de sauvetage, confiant leur vie à la merci des vents et des flots.

Le journaliste catholique, pour ne point mourir, doit tenir la même conduite. Dans cette fumée des passions humaines qui obscurcit jusqu'à la lumière, sous les coups redoublés des tempêtes du vice et de l'erreur, lui aussi a une barque de sauvetage, quand tout sombre à ses côtés : c'est la barque de Pierre ! Lui aussi a une étoile : son étoile, son Labarum, c'est la Croix !

On vient de découvrir à Stade, sur les bords de l'Elbe, dans un terrain tourbeux, le cadavre d'un contemporain de Charlemagne, merveilleusement bien conservé. C'est un homme jeune et très vigoureux, mesurant plus de deux mètres et portant des cheveux blonds d'une longueur exceptionnelle.

Son costume indique le huitième siècle. Il consiste dans une couverture sans manche (*sagum*), qu'on fixait autour des épaules par une boucle en bronze.

Les souliers à lacets, ornés de dessins taillés dans le cuir, qu'on a trouvés aux pieds du cadavre, ne furent plus portés au neuvième siècle, car un capitulaire de Charlemagne de 789 prescrit au clergé l'usage de souliers romains à semelles (*calcei*), et le peuple a suivi cette mode.

Autour du corps, le cadavre avait encore une ceinture de cuir (*baltus*), mais la boucle (*fibula*) manquait, et on espère la retrouver dans la tourbe, dont les substances tannantes ont si bien conservé le cadavre, ses cheveux et son costume.

Dernièrement, l'abbé McGlynn a fait une conférence très-intéressante sur *La tête et le cœur*, à Staten Island, New-York, en présence d'un auditoire fort nombreux et très-mêlé au point de vue des croyances religieuses.

Après avoir traité son sujet avec l'éloquence entraînant qui le caractérise, le conférencier invita tout le monde à lui poser des questions.

Un membre de l'A. P. A. profita de la circonstance pour demander si *les catholiques sont loyaux*.

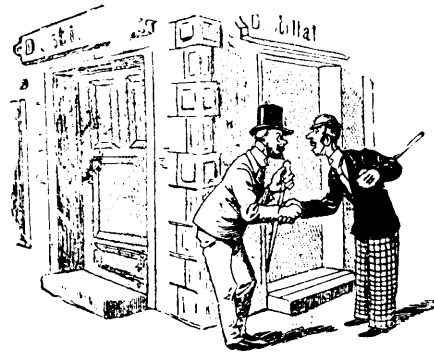
La réponse ne se fit pas attendre et fut écrasante.

En voici un passage :

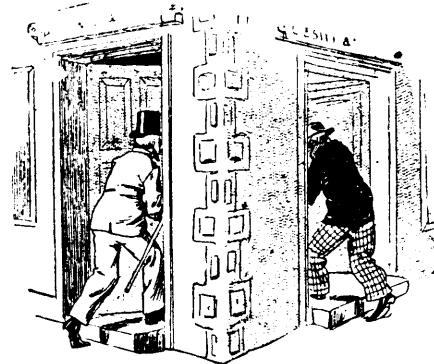
"Il est inconcevable que cet homme, né dans le nord de l'Irlande, vienne ici nous demander, à nous, Américains de naissance, si nous sommes loyaux. Lui rappellerai-je que des milliers de catholiques ont sacrifié leur vie pour la défense de leur pays, il y a un peu plus d'un quart de siècle ? Lui dirai-je que Thomas Campbell, de Campbelltown, mort récemment, et qui était le dernier survivant des signataires de la déclaration d'indépendance, professait la foi catholique ? Lui dirai-je que Lafayette et les autres Français qui ont aidé aux États-Unis à conquérir leur indépendance étaient des catholiques ? Lui dirai-je combien Washington lui-même a exalté la valeur et le patriotisme des catholiques ?"

L'Ami des salons, par Mlle Nitouche, voilà un livre éminemment populaire. Partout on s'en dispute la possession. Aussi il est si attrayant à lire pendant les longues soirées. Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

LE CABARET DU COIN



—Bien au regret ! Une affaire pressante m'appelle ailleurs.
—C'est comme moi.



Et tous deux pénètrent, par une porte différente, dans le même estaminet du coin.



Ah ! sapristi !

NOUVELLES A LA MAIN

Un sonneur de cloches disait récemment :

—C'est drôle ! Quand je vais à mon église, j'entre avant de sonner, et quand je rentre chez moi, je sonne avant d'entrer.

**

Mme Z..., qui élève très rigoureusement son jeune fils, lui disait :

—Vois-tu, Gustave, il faut être généreux et bon ; rappelle-toi qu'on a beaucoup plus de plaisir à donner qu'à recevoir.

—Ça, c'est bien vrai, maman, surtout pour les coups de martinet.

**

Le jeune Verplumot rentre à une heure avancée de la nuit. Son père qui l'a attendu lui fait une semonce :

—Si, à votre âge, j'avais tenu pareille conduite, c'est mon père qui m'aurait tancé d'importance !

—Oh ! votre père ! votre père !....

—Pas un mot sur lui, malheureux !.... Mon père valait mille fois mieux que le vôtre !

**

Un examinateur goguenard voulant embarrasser une jeune fille qui passe l'examen :

—La Bible dit que l'homme fut créé avant la femme ; mais dans le monde bien élevé, l'étiquette veut qu'on donne la préférence aux dames ; pourquoi donc le Créateur a-t-il créé l'homme avant la femme ? Répondez.

—C'est tout simple, monsieur : avant d'exécuter un chef d'œuvre, on commence toujours par faire un brouillon.



Jeanne attira Rose vers elle et l'embrassa longuement.—Page 406, col. 2

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

Rose, le cœur serré, la respiration haletante, regardait avec angoisse le visage de la folle dont la pâleur ressemblait à celle d'un masque de cire vierge.

Tout à coup le médecin en chef releva la tête, et se tournant vers la jeune infirmière, la questionna.

—Depuis combien de temps faites-vous partie du personnel de cette maison, mon enfant ? lui demanda-t-il.

—Depuis trois mois, monsieur le docteur.... répondit Rose presque suffoquée par l'émotion.

—Avez-vous été attachée dès votre arrivée au service du dortoir où se trouve cette pauvre femme ?

—Oui, monsieur le docteur.

—Est-ce à vous, spécialement, qu'il incombe de lui donner des soins ?

—C'est à moi, oui, monsieur le docteur ; je la soigne et je l'aime comme si elle était ma mère.... Quand je la vois souffrir, il me semble voir souffrir ma mère.... ma mère que je n'ai jamais connue.

Le docteur, dont l'âge n'avait point encore émoussé la sensibilité naturelle, fut touché par cette élan de tendresse et de dévouement d'une si évidente sincérité.

Il poursuivit :

—Vous démêlez ses cheveux chaque jour ?

—Oui, monsieur le docteur.

—Avez-vous remarqué, quand vous passez le peigne dans ses cheveux, qu'à l'endroit où elle a été blessée et où se trouve une large cicatrice existe une excroissance charnue ?

—J'ai remarqué cela, oui, monsieur le docteur... *Maman Jeanne*, c'est ainsi que j'appelle cette pauvre femme, porte souvent ses mains à sa tête... J'ai cherché à me rendre compte de ce qui motivait la fréquence de ce geste, et j'ai découvert l'excroissance dont vous parlez...

—Y a-t-il longtemps de cela ?

—Trois semaines environ.

—Avez-vous signalé à quelqu'un cet état de choses ?

—A personne... Je n'y attachais aucune importance et je supposais d'ailleurs qu'il avait toujours existé...

—Bien... dit le docteur Bordet, puis se tournant vers le médecin-adjoint, il ajouta : Mon cher confrère, on va conduire Jeanne Rivat aux ISOLÉES, dans une chambre où elle sera seule, et nous allons faire appel à toutes les ressources de la science pour lui rendre la raison.

« Si cette femme a pu vivre pendant dix-sept ans, c'est qu'elle était atteinte beaucoup moins profondément que ne le constatent les rapports dont j'ai pris connaissance ; c'est que les opérations qu'elle a subies n'ont pas été pratiquées comme elles devraient l'être ; c'est qu'il y a eu de la part des opérateurs insuffisance ou timidité... »

« La blessure résultant des éclats d'obus n'a point été explorée à fond et débarrassée des corps étrangers qui ont pu effleurer le cerveau. Ce que je viens de découvrir me semble en être la preuve indiscutable. »

« Jeanne Rivat subira donc une dernière opération ; c'est moi qui la tenterai ; la tumeur sous-cutanée nous livrera la cause du mal et j'ai la conviction que, cette cause disparaissant, la raison reviendra. »

« Je vous indiquerai dans un instant le traitement préparatoire à suivre jusqu'au jour de la suprême épreuve... »

Le médecin en chef, se tournant vers la jeune infirmière, poursuivit :

—Lorsque Jeanne Rivat sortira de l'évanouissement que j'ai provoqué, vous la conduirez dans l'une des chambres réservées aux malades soumises à un traitement spécial.

Rose essaya de répondre affirmativement, mais il lui fut impossible de prononcer un seul mot, et elle éclata en sanglots.

Le docteur Bordet s'approcha d'elle et lui prit les mains qu'il serra avec une effusion toute paternelle.

—Pourquoi ces larmes, mon enfant ? lui demanda-t-il.

—Parce que vous allez me séparer de *maman Jeanne*... bé-gaya la jeune fille d'une voix entrecoupée.

—Consolez-vous et n'ayez aucune crainte, répliqua le médecin ému de cette douleur si touchante, je vais donner l'ordre à l'infirmier en chef de vous attacher spécialement au service de Jeanne Rivat. Vous l'aimez. L'affection qu'elle vous inspire me sera très utile pour arriver au but que j'espère atteindre... Si elle doit guérir, vos soins auront à sa guérison une part aussi grande, plus grande peut-être que celle de la science...

Par un mouvement spontané et irréfléchi, Rose porta les mains du médecin à ses lèvres.

—Oh ! merci, monsieur le docteur ! balbutia-t-elle dans un élan de reconnaissance infinie. Merci ! Vous êtes bon !!

Jeanne fit un mouvement léger.

Elle reprenait lentement ses sens.

Le médecin-adjoint approcha un flacon de sels anglais des narines de la malade.

Celle-ci ouvrit les yeux et promena machinalement autour d'elle un regard sans expression.

Elle aperçut Rose.

Son visage s'anima soudain, un pâle sourire écarta ses lèvres et elle tendit les mains à la jeune fille.

—Allez, mon enfant, dit à l'infirmière le docteur Bordet. Conduisez celle que vous aimez si tendrement et sur laquelle vous paraissez avoir un ascendant étrange.

Rose emmena Jeanne Rivat et la conduisit dans une chambre, aux isolées.

* * *

Penché depuis huit jours sur les ouvrages des maîtres relatifs à la folie résultant de blessures produites par des armes à feu et leurs projectiles, le docteur Bordet étudiait sans relâche, puisant dans ses études les lumières qui, jointes à ses aptitudes professionnelles, devaient lui permettre de mener à bien l'opération qu'il allait tenter sur la veuve de Paul Rivat.

Les exemples de cas ayant une ressemblance avec celui que sans hésitation il avait diagnostiqué dès le premier examen n'étaient pas rares et lui donnaient raison.

Les symptômes constatés par lui étaient bien ceux décrits en pareilles circonstances par les princes de la science, Esquirol, Parchappe, Broussais, Lélut, Vulpian et tant d'autres.

A ces nombreux exemples qui venaient affermir ses convictions, il pouvait joindre le souvenir présent à sa mémoire d'un fait dont il avait été le témoin, d'une opération à laquelle il avait pris part comme étudiant à l'asile des aliénés de Charenton.

Un homme, blessé par une balle de revolver, était devenu fou à la suite de cette blessure. La balle avait perforé le crâne et s'était heureusement arrêtée sur les esquilles produites, sans atteindre la dure-mère.

L'extraction de la balle eut lieu, non sans difficulté, les esquilles furent soigneusement enlevées.

Le projectile présentait sur sa surface quelques déchirures, comme s'il eût été mâché.

Le crâne se referma, la plaie se cicatrisa, mais l'homme resta fou.

Quinze ans après une tumeur crânienne apparaissait, désagrégeant la boîte osseuse.

L'opération de cette tumeur fut pratiquée et en examinant à la loupe ses tissus fibreux on aperçut un fragment presque imperceptible du plomb de la balle resté dans la blessure cicatrisée, et dont la pression sur le cerveau, si légère qu'elle fût, avait suffi pour déterminer l'aliénation mentale et pour l'entretenir.

Presque aussitôt après l'opération, le malade recouvrait la raison.

Le docteur Bordet considérait ce cas comme étant identique à celui de Jeanne Rivat.

Donc il ne pouvait point hésiter.

En huit jours, à la suite du traitement prescrit, la tumeur, dont le volume ne dépassait point d'abord celui d'une lentille, avait prit la dimension d'un œuf de pigeon.

Jeanne, si calme et si douce jusque-là, devenait singulièrement irritable.

La présence même de Rose semblait la fatiguer, l'énerver.

La jeune infirmière se désolait de ce changement d'attitude, incompréhensible pour elle. Mais elle n'en restait pas moins aimante et dévouée, continuant à prodiguer ses soins les plus tendres à celle qui maintenant les accueillait par des gestes d'impatience et de colère.

Tout à coup, Jeanne Rivat fut prise d'une fièvre intense.

Elle eut des moments de délire.

Nuit et jour la jeune infirmière restait auprès d'elle, usant ses forces à la surveiller.

Le moment était venu, pour le docteur Bordet, de tenter l'opération sur laquelle il fondait tant d'espérances.

XV

Le médecin en chef de l'asile des aliénés de Blois était trop habile et trop expérimenté pour ne pas savoir que cette opération devait être douloureuse et dangereuse.

Il jugea qu'il serait indispensable d'anesthésier la folle, afin d'éviter des mouvements de nature à tout compromettre.

Au jour et à l'heure désignés la malade fut descendue dans la salle des opérations où l'attendaient le médecin en chef, les médecins-adjoints, et les étudiants en médecine autorisés à suivre les opérations de la clinique.

Rose avait demandé à ne point quitter Jeanne Rivat, ce à quoi le docteur Bordet avait consenti de grand cœur.

La folle fut étendue, non sans quelques vellétés de résistance de sa part, sur la table disposée à cet effet, et on l'endormit.

Le médecin en chef, alors, examina la tumeur, palpa le crâne, coupa des mèches de cheveux qui gênaient, et prit un bistouri des mains du premier adjoint.

A la vue de l'instrument, dont la lame d'acier poli jetait des éclairs, Rose, frémissante, tomba à genoux, cacha son visage dans ses mains et ferma les yeux.

Quand elle les rouvrit au bout de quelques secondes, son regard se porta vers Jeanne dont le visage était inondé de sang.

Le Dr Bordet, penché sur elle, une loupe à la main, examinait la plaie produite par le bistouri dont il venait de se servir.

Tout-à-coup, sa figure devint rayonnante.

—J'avais raison ! s'écria-t-il. Maintenez le sommeil et passez-moi des pinces.

On obéit.

D'une main ferme il prit les pinces et les porta sur la jointure du crâne, au milieu de laquelle apparaissait un point noirâtre.

Il le saisit, fit un effort pour l'arracher, mais rencontra une résistance inattendue, le corps étranger était en quelque sorte soudé dans le crâne.

L'emploi du trépan devenait indispensable.

Pendant trois secondes, les dents de la scie circulaire grincèrent sur la boîte osseuse.

L'opération touchait à sa fin.

Dégagé entièrement, le point noir fut enlevé.

C'était une parcelle de fonte, un minuscule éclat d'obus, laissée dans la blessure lors de la première opération faite à l'hospice de la Pitié.

Le Dr Bordet, rayonnant, montrait ce fragment à ses élèves, tandis que le médecin-adjoint s'occupait à poser sur la blessure un appareil tout préparé.

— Cette femme guérira ! dit alors le médecin-en-chef. Avant un mois, la mémoire lui sera revenue. . . . Elle aura recouvré la raison !

Les étudiants, enthousiasmés, auraient applaudi de grand cœur, mais par convenance ils durent se contenter d'adresser au maître leurs plus chaudes félicitations.

Jeanne venait de faire un mouvement. Le réveil était proche.

Rose, tremblante, les yeux rougis par les larmes, était restée à genoux, priant pendant toute la durée de l'opération.

Elle se releva.

— Veuillez bien sur elle, mon enfant ! lui dit le docteur. Elle a besoin de tous vos soins. . . .

La jeune infirmière inclina la tête sans répondre.

Le docteur fit quelques prescriptions, et Jeanne, qui n'avait paru se réveiller un instant que pour retomber presque aussitôt dans un lourd sommeil, fut reportée dans sa chambre.

Pendant trois jours, l'état presque comateux que nous venons de signaler resta stationnaire.

A sa visite du cinquième jour, le médecin en chef put constater un mieux sensible.

Le moment approchait où il pourrait s'assurer, en faisant parler la malade, qu'il avait véritablement remporté une victoire complète, et que la mémoire et l'intelligence étaient revenues.

Enfin Jeanne sortit de la torpeur qui l'anéantissait.

Le matin du sixième jour Rose, qui depuis l'opération n'avait pour ainsi dire pas quitté la chambre de la malade, s'absenta pendant quelques minutes.

Quand elle rentra un changement prodigieux venait de se produire.

Jeanne complètement éveillée, assise sur son lit, promenait autour d'elle un regard tout à la fois étonné, inquiet et curieux.

Au moment où Rose franchissait le seuil, elle tourna ses yeux vers elle, et d'une voix lente et faible qui trahissait une grande fatigue, elle demanda :

— Où suis-je donc, ici ? . . .

La jeune infirmière poussa un cri de joie.

Cette simple question posée par la convalescente lui paraissait à bon droit une preuve indiscutable de la guérison.

Elle s'élança vers Jeanne et lui mit la main sur la bouche.

— Ne parlez pas, je vous en prie. . . . je vous en supplie ! lui dit-elle. Vous n'êtes pas encore assez forte. . . . Je vais faire prévenir le médecin qui vous soigne. . . . il viendra et c'est lui que vous interrogerez. . . . C'est lui qui vous répondra. . . .

En entendant cette voix pure et cristalline, pleine de douceur et de tendresse, en voyant cette jeune et charmante tête, ce frais visage penché vers elle, Jeanne semblait être en extase.

Elle avança la main, prit une des mains de la jeune fille, et malgré la défense de parler, demanda :

— Vous remplacez donc maman Véronique, mon enfant ?

De nouveau Rose lui fit signe de garder le silence, puis se dirigeant vers la porte qu'elle ouvrit, elle cria :

— Marie ! Marie ! . . . Venez vite !

Une infirmière, de service dans une chambre voisine, accourut à cet appel pressant.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda-t-elle.

— Allez vite trouver M. le docteur Bordet, et dites-lui qu'il vienne tout de suite. . . . vous entendez bien, tout de suite. . . . au numéro 5 des isolées. . . .

Marie partit en grande hâte pour s'acquitter de sa mission.

Rose revint auprès de Jeanne.

Celle-ci, le front dans ses mains restait immobile, ne regardant plus autour d'elle.

Un travail prodigieux se faisait dans son cerveau.

Elle cherchait à dégager sa pensée des ténèbres qui la voilaient encore.

Le passé, un passé vieux de dix-sept ans ! lui apparaissait vaguement, indécis et confus d'abord comme un rêve dont on se souvient mal au moment du réveil, mais prenant peu à peu une netteté plus grande, à mesure que la lumière se faisait.

Brusquement un souvenir se précisa.

Jeanne poussa un cri.

A cette minute précise, le docteur Bordet entra.

Elle tendit vers lui ses mains et dit d'une voix brisée par l'angoisse :

— Mes enfants. . . mes deux petites filles. . . je ne vois pas leur berceau. . . où sont-elles ? . . .

En entendant ces paroles, en voyant le regard brillant de Jeanne on visage animé, sa physionomie pleine d'expression, le médecin en, hef comprit que le miracle demandé par lui à la science s'était accompli.

Il s'approcha vivement du lit.

— Calmez-vous, mon enfant ! fit-il avec douceur et autorité. Songez que vous venez d'être malade. . . très malade. . . que vous l'êtes encore, et que si vous voulez revoir vos enfants, il faut avant tout que vous guérissiez.

Le docteur Bordet connaissait le rapport daté de Paris et qui avait suivi la folle à l'asile des aliénés de Blois il connaissait également les notes données par l'abbé d'Areynes.

Ces notes affirmaient que les enfants avaient été sauvées par un homme au moment où elles allaient périr dans l'incendie de la maison qu'habitait leur mère, mais on ignorait ce qu'étaient devenues, à la suite de ce sauvetage, les deux petites créatures.

Il semblait impossible au docteur Bordet de donner à la pauvre mère ces explications sans courir le risque de la tuer.

— Je ne saurais vous répondre en ce moment, ma chère enfant. . . répliqua-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il m'est impossible de satisfaire votre curiosité, si légitime qu'elle soit. . . . Pour être renseignée d'une façon certaine, il faudra que vous vous adressiez à Paris. . . .

Ce mot : *Paris*, frappa singulièrement Jeanne.

— A Paris. . . répéta-t-elle avec une sorte d'effarement, mais n'y suis-je donc pas, à Paris ?

— Non.

— Où suis-je alors ?

— Vous êtes à Blois.

— A Blois ! s'écria la malheureuse mère, éperdue. Mais pourquoi suis-je à Blois où personne ne me connaît, où je ne connais personne ? . . . J'étais dans ma chambre avec maman Véronique qui était si bonne. . . qui veillait sur moi. . . qui prenait soin des deux chères petites filles que je venais de mettre au monde. . . C'était après la guerre où mon mari, Paul Rivat, fut tué ! C'était pendant l'horrible Commune. . . je me souviens bien, moi. . . oui, je me souviens. . . c'était hier. . . quoiqu'il me semble qu'il s'est passé beaucoup de temps depuis lors. . . J'entendais, au milieu de mes souffrances, le bruit continu du canon. . . le sifflement des obus éclatant sur les toits. . . et maman Véronique veillait toujours sur moi et sur mes deux jumelles dormant côte à côte dans leur berceau. . . Pourquoi donc suis-je aujourd'hui à Blois ? . . . Pourquoi ? . . . je veux le savoir. . .

— Votre maison fut incendiée par les obus. . . On vous arracha du milieu des flammes pour vous transporter à l'ambulance de la rue Servan, près de votre demeure. . .

— Et mes enfants ? mes enfants ? . . . s'écria Jeanne avec des sanglots.

— Ont été sauvées comme vous. . .

— Puisqu'on sait que mes filles sont sauvées, reprit-elle, le regard étincelant d'espérance, on doit savoir où elles sont. Dites-le-moi tout de suite, monsieur. . . Ne me laissez pas souffrir plus longtemps, je vous en prie. . .

— Je vous jure que je ne puis vous répondre. . .

Le front de Jeanne, un instant radieux, s'assombrit de nouveau.

— Ma guérison. . . répéta-t-elle d'une voix sourde, oui, je suis malade. . . vous venez de le dire. . . très malade. . . Ah ! je le sens bien, allez ! . . . il me semble que j'ai le crâne serré comme dans un étou, et sur le haut de la tête quelque chose de très lourd et de brûlant. . . Alors j'ai quitté l'ambulance de la rue Servan, puisque je ne suis plus à Paris ? . . .

— Oui, on vous a transportée à Blois. . .

— Et c'est vous, monsieur, qui m'avez toujours soignée. . .

— Non. . . D'autres médecins vous avaient soignée avant moi.

— Mais, reprit-elle avec désespoir en s'animant par degrés, mais je ne comprends pas. . . Aidez-moi donc, monsieur. . . aidez-moi à me souvenir. . .

L'agitation de Jeanne redoublait.

Le médecin redoutait une crise qui, facilement, pouvait devenir dangereuse.

— Je vous ai demandé du calme, mon enfant. . . dit-il d'une voix pleine de sollicitude. Il faut que vous en ayez ! . . . Comprenez bien cela, il le faut ! . . . C'est la condition indispensable pour guérir et pour vivre. . .

L'exaltation de Jeanne tomba.

— Je serai calme. . . balbutia-t-elle en retenant ses larmes, mais éclairez-moi. . . dites-moi ce qui s'est passé. . .

Il répondit :

— Vous aviez été grièvement blessée par un éclat d'obus au moment où l'incendie se déclarait dans votre maison. . . On vous arracha miraculeusement à la mort. De l'ambulance où vous avez été transportée, on vous conduisit à l'hospice de la Pitié où vous deviez

quelques jours après, subir une opération douloureuse... Elle ne réussit pas d'une façon complète. De la Pitié, vous fûtes envoyée à Blois, où vous êtes restée longtemps... très longtemps...

XVI

—Longtemps... très longtemps... répéta d'une voix sourde Jeanne, prise d'un tremblement convulsif.

Le médecin poursuivit :

—Enfin, il y a cinq jours je vous ai opérée de nouveau afin de tenter votre entière guérison.

La veuve de Paul Rivat fixa sur le docteur un regard plein d'épouvante.

Ensuite elle demanda, avec une angoisse visible :

—C'est bien un hôpital pour les malades, ici?... Un hôpital pour les blessés?...

Le docteur Bordet hésitait à répondre.

—Mais parlez!... parlez donc!... s'écria Jeanne dont l'agitation grandissait d'une manière inquiétante.

—Vous êtes dans un asile d'aliénées, répondit le médecin en rivant ses yeux sur ceux de la malade pour juger de l'effet qu'allait produire sur elle une révélation aussi brusque, aussi effrayante.

La commotion fut terrible, mais Jeanne y résista avec une énergie que sa faiblesse physique ne pouvait laisser pressentir.

—Folle!... J'ai été folle! balbutia l'infortunée dont les traits prirent tout à coup une indicible expression de terreur. J'ai été folle... je le devine... je le sens... Mais je ne le suis plus!... J'ai toute ma raison puisque je me souviens... Je vous jure que je me souviens... Mais répondez-moi... répondez-moi encore, monsieur le docteur... j'ai besoin de savoir... vous comprenez cela, n'est-ce pas?... Dites-moi donc depuis combien de temps je suis dans cette asile?

Sans hésitation cette fois le médecin, en chef répliqua :

—Vous êtes entrée à l'ambulance de la rue Servan le 28 mai 1871. Trois jours après vous avez été transférée à l'hospice de la Pitié, et au mois de décembre de la même année dirigée sur cette asile, ainsi que l'indique la pancarte suspendue à la tête de votre lit...

—Et nous sommes en quelle année, maintenant?

—C'est aujourd'hui le 3 avril de l'année 1888.

Un tressaillement nerveux, presque convulsif, secoua Jeanne de la nuque aux talons.

Ses bras se contractèrent. Ses mains se crispèrent.

—1871!... balbutia-t-elle au bout d'un instant. 1888!...

Dix-sept ans!!

Elle porta ses mains à son front et poursuivit :

—Dix-sept ans!... Et j'avais deux enfants... deux petites filles jumelles... Que sont-elles devenues?... Sont-elles vivantes encore?...

—Je ne puis vous l'apprendre... fit le médecin.

—Et ma mère?... continua la malheureuse femme, et maman Véronique?... tous ceux que je connaissais... tous ceux que j'aimais?... Dix-sept ans!... Dix-sept ans!!

Elle sanglotait.

Cela dura quelques minutes, puis, tout à coup, puisant un peu de calme dans son ardent désir de s'éclairer au sujet du passé inconnu pour elle, elle reprit :

—Vous m'avez dit qu'on m'avait arrachée à l'incendie dévorant la maison où j'habitais... Qui donc a fait preuve de tant de courage et de dévouement?... Qui donc m'a sauvée?... le savez-vous?

—C'est un prêtre...

—Un prêtre? répéta Jeanne Rivat, les yeux élargis par l'étonnement.

—Oui. Le même qui, quelques mois plus tard, rendait possible d'établir votre identité en vous reconnaissant à l'hôpital de la Pitié où l'un de ses serviteurs, qui vous connaissait, vous avait retrouvée...

—Et vous savez le nom de ce prêtre?

—Oui.

—Oh! dites-le-moi, monsieur!... Dites-le-moi!!

—Il s'appelle l'abbé d'Areynes...

L'expression d'une joie profonde, immense, rayonna sur le pâle visage de la malade.

—L'abbé d'Areynes! s'écria-t-elle. Le vicaire de Saint-Ambroise!! Ah! que Dieu soit béni!... Puisque l'abbé d'Areynes m'a sauvée, il a aussi sauvé mes enfants, il ne les aura point abandonnées!... Ah! je le connais bien!... C'est le cœur le plus noble, le plus généreux!... C'est le meilleur des hommes!... C'est lui qui m'avait mariée à Paul... il a eu pitié de moi... il aura eu pitié de mes deux petites filles!...

Soudain la figure de Jeanne redevint sombre.

—Mais il y a de cela dix-sept ans!... reprit-elle avec découra-

gement. Qui sait si l'abbé d'Areynes n'est pas mort? Qui sait si les chères petites créatures que j'avais mises au monde sont vivantes?...

La veuve de Paul Rivat pencha sa tête sur sa poitrine et ses larmes coulèrent, abondantes, intarissables.

—Courage, mon enfant! fit le docteur que l'émotion gagnait, Courage!... Rien ne prouve que vos filles soient mortes! Il est possible, il est probable, que Dieu vous réserve le bonheur de les embrasser un jour... Vous pourrez écrire d'abord, et si cela ne suffit pas, faire des recherches vous-même quand vous serez complètement guérie.

—Oui... oui... j'écrirai... je veux savoir... dit Jeanne en s'attachant avidement à l'espoir entrevu. Il faut me guérir vite, très vite, monsieur le docteur!... Il faut que je quitte cette maison le plus promptement possible... Vous devez bien comprendre que j'ai hâte maintenant de retourner à Paris pour y chercher mes deux petites filles... qui sont de grandes jeunes filles aujourd'hui... si elles vivent...

—Vous aurez tous mes soins, ma chère malade, répliqua le docteur, comme vous avez eu et comme vous aurez encore ceux de cette brave enfant qui a veillé sur vous avec une sollicitude vraiment filiale...

Et le médecin désignait Rose qui pendant toute cette scène était restée silencieuse, les yeux pleins de larmes, le cœur serré par l'émotion.

La jeune fille se rapprocha vivement du lit.

—Oh! oui, maman Jeanne, s'écria-t-elle avec un élan dans lequel on devinait toute son âme, oui, je vous soignerai, je vous aimerai. M. le docteur vous guérira, et vous pourrez, pauvre mère, chercher vos enfants...

Jeanne attira Rose vers elle, et lui prenant la tête dans ses mains elle déposa sur son front un long baiser.

Mais elle était à bout de forces.

Complètement épuisée elle ferma les yeux et s'évanouit dans les bras de la jeune infirmière qui poussa un cri.

—N'ayez aucune crainte, mon enfant, s'empressa de dire le docteur Bordet, cette défaillance était prévue... Ce n'est rien... Je vais donner la formule d'une potion que vous lui ferez prendre aussitôt que la syncope aura cessé... Veillez bien sur cette pauvre femme, Rose... Elle a tant souffert qu'elle mérite beaucoup de pitié...

—Ah! monsieur le docteur, repliqua la jeune fille, ce n'est point par pitié, c'est par tendresse que je veillerai sur elle comme si elle était ma mère!!

* * *

Pendant plusieurs jours Jeanne fut sous l'empire d'une fièvre très forte, mais que le docteur considérait comme sans gravité.

Les émotions violentes qui avaient accompagné et suivi son retour à la raison en étaient la cause toute naturelle.

Rose ne la quittait pas.

La chère petite infirmière veillait sur elle avec une sollicitude jamais ralentie; avec une tendresse vraiment touchante, et semblait dans cette tendresse puiser les forces qu'elle dépensait jour et nuit auprès de la malade, sans trop de fatigue apparente.

C'est que de jour en jour grandissait son affection pour cette pauvre femme, pour cette pauvre mère, si cruellement et si injustement éprouvée, affection dont elle ne soupçonnait pas elle-même toute la profondeur.

Elle se sentait attirée vers *maman Jeanne*, ainsi qu'elle continuait à l'appeler, par une sorte d'instinct, par une sympathie à laquelle il lui aurait été impossible de résister.

Bien souvent elle se disait :

—Si je pouvais disposer librement de moi, mon plus grand bonheur serait de lui consacrer ma vie.

Peu à peu la fièvre de Jeanne diminua d'intensité et finit par cesser entièrement, les plaies résultant de l'opération se cicatrisèrent, la convalescence commença.

Le docteur Bordet mit alors sa pensionnaire à un régime fortifiant, viandes noires grillées ou rôties et vieux vin de Bordeaux.

Rose, heureuse de ce changement de régime dont elle constatait de jour en jour, et pour ainsi dire d'heure en heure, les bons résultats, redoubla pour sa chère *maman Jeanne* d'attentions délicates, de prévenances, lui prodiguant mille caresses, la charmant par ses joyeux sourires, trouvant enfin au fond de son dévouement ces innombrables petits riens qui enchantent les convalescents et parlent à leur cœur.

Jeanne admirait et chérissait l'enfant qui venait jeter un peu de joie dans la profonde tristesse de son âme.

A suivre

GHOSES ET AUTRES

Horoscope.—Les personnes nées dans le mois de Novembre sont d'un extérieur charmant, polies dans leurs manières, aimantes, propres, de belle taille et d'un physique avantageux. S'il leur arrive d'être exposées aux coups de la fortune, leur esprit ingénieux ne tarde pas à les faire triompher.

Température du mois de novembre.—Du 1er au 9 les premiers jours de ce mois seront très désagréables; du 9 au 16, nous aurons quelques belles journées durant ce laps de temps; du 16 au 24, il y aura des journées très pluvieuses et une température froide pendant cette durée; du 24 à la fin du mois, forte pluie glaciale dans l'ouest, neige et froid dans la partie est du Canada.

—Une forte troupe de vaudeville joue au Royal cette semaine, la compagnie Weber et Field. Il n'y a rien de plus hilarant que le jeu et la direction des deux premiers comiques, Weber et Field, dans leur nouvelle scène, *Les sénateurs Allemands*. On dit, et avec raison, qu'ils éclipsent tout ce qui a pu être fait dans la même ligne. Les autres personnages qui composent cette compagnie sont Lottie Gilson qui est toujours et partout la favorite de tous; Billy Emmerson, le fameux ministrel Jones, F.-Harry Young, frère du vieux Hoss, les frères Gornella, dans leur farce *La dernière visite de Tubbs*; Drummond Staley et Belle Berbeck, artistes renommés en musique. Lavender et Tomson, et Marietta, l'une des nouvelles étoiles des théâtres européens, et Belloni avec sa troupe d'animaux savants.

A nos lectrices.—Nous ne pouvons résister au plaisir de vous donner une rapide analyse, du numéro du 1er octobre, du pratique journal de mode la *Saison*, 30, rue de Lille, à Paris. Il contient environ 100 gravures inédites, savoir: 48 modèles de vêtements pour dames et jeunes filles, 7 modèles de costumes d'enfants, 31 modèles de broderies et travaux de mains, 14 modèles de chapeaux, coiffures, corsets, cravates, etc. Outre la description des gravures la *Saison* donne de charmantes causeries dues à la plume des meilleurs écrivains féministes, des variétés, monologues, etc., des conseils pratiques et des recettes culinaires. Il est certain, Mesdames, que c'est là le journal rêvé, le seul qui convienne à la fois, à la jeune fille, à la professionnelle et à la mère de famille soucieuse de ses intérêts. Demandez un spécimen gratuit, vous partagerez notre avis, nous n'en doutons pas, et voudrez être abonnées à la *Saison*. Abonnement: un an, \$1.90; 6 mois, \$1.05; 3 mois, 60c.

JEUX ET RECREATIONS

ÉNIGME

Lecteur, je suis petit mais j'ai mon importance, On me trouve à Châlons, quoique exilé de France, On me voit nuit et jour bravant l'autorité, Sur le Rhône trôner sans être inquiété. Comme ces noirs sorciers, ces lutins d'un autre âge, Parfois sur un bâton à cheval je voyage, Un âne a bien souvent l'honneur de me porter, Mais jamais, cher lecteur, on ne me vit monter Un vrai cheval. Enfin, je suis de toute fête, Des plus riches palais je domine la fête. Et le château des grands et le trône des rois S'abritent sous mon ombre et vivent sous mes lois. N'est-il pas bientôt temps, lecteur, que tu devines? Je ne quitte jamais l'âtre de tes cuisines: Je suis dans tes ragoûts et, pour plus de clarté, Que te faut-il? Me voir? Regarde à ton côté.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 599

Enigme.—Dents.
Logogriphe.—Rosée et Rose.

ONT DEVINE :

Mlle Anna Roch, Mlla Schayer, Raoul Laurier, Mme Duquette, Montréal; Melle Diana Delbigad; Mlle Claudia Laflamme, Alfred Bouchard, Lévis; Maria et Antoinette, St-Jérôme; Joseph V. Blanchet, Fall River, Mass.; Mme E. E. Forgues, St-Alphonse de Granby; Lili au doux yeux, La Baie du Febvre; Mme Guénette, Saint-Eus-

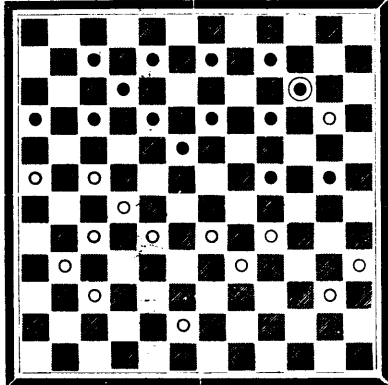
tache; Mlle Rose-Anna, Trois-Rivières; S. Turgeon, Sorel; Mlle Louisa Berthiaume; Ottawa,

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME DE DAMES No 177

Composé par M. P. Duplessis, Williamville

Noirs—14 pièces



Blancs—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 175

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
57	50	44	57
56	49	27	55
68	61	55	68
45	38	32	34
70	63	57	48
60	53	68	60
66	1 gagnent.		

Solutions justes par MM. N. Brochu, Lévis; J. P. Cousineau, E. Pilon, Ottawa; L. Paradis, Montréal; N. Hamelin, Saint-Henri; Jos Fuger, Sorel.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON



LEOTY

8, Place de la Madeleine, PARIS

Les Célèbres
Corsets
LEOTY

Parfaitement modélés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.

On peut se les procurer directement à Paris. Les Dames sont priées d'écrire à M^{lle} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT** de **FOIE** de **MORUE**

PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE** de **FOIE** de **MORUE**, est souverain CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES DE POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

PURGATIFS * DÉPURATIFS ANTISEPTIQUES

Leur Succès s'affirme depuis près d'un siècle

CONTRE LES

ENGORGEMENTS D'INTESTINS

(Constipation, Migraine, Congestions, etc.)

Tres contrefaits et imités sous d'autres noms.

Exiger l'Étiquette CI-JOINTE EN 4 COULEURS. Notice dans chaque boîte. DANS TOUTES LES PHARMACIES.



VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE

216, SAINT-LAURENT MONTRÉAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162 (BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

J. G. A. GENDREAU
CHIRURGIEN-DENTISTE

20, RUE ST-LAURENT, Montréal

Extraction de dents sans douleur, par l'électricité et par anesthésie. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 26 octobre 1895

51,882

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

**ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie**

**Preparez-vous Pour
L'HIVER**

Qui s'avance à
Pas de Géant

NOS FLANELLES

- Flanelles blanches.
- Flanelles crémes.
- Flanelles grises.
- Flanelles rouges.
- Flanelles pour robes.
- Flanelles pour manteaux.
- Flanelles pour drap de lit.

FLANELLETES

Voyez nos Flanelletes à 10c.
Demandez nos flanelletes a 15c, 33 pces
de largeur.
Achetez nos flanelletes françaises pour
robes de maison.

Sateens et Cretonnes

Dans un choix considérable pour rideaux,
portières, draperies, couvertures de coussins,
couvertures de confortables, ouvrage de fau-
tasiae.
Mousseline d'art dans les bonnes qualités,
seulement 12, 15, 16, 18, 20 cts.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix
Téléphone 3333

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de
toute espèce ; réparations de toutes sortes
exécutées à très bref délai. Toujours en stock
des instruments pour orchestre et faufare à
des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT
MONTRÉAL

Un LEZARD

DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu
aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie
qui me faisait mourir. Avec des douleurs
atroces dans l'estomac, je me sentais très fai-
ble et étais affligé de beaucoup de vents.
Après avoir consulté les principaux médecins
de Troy, N.-Y., et après avoir pris des cen-
taines de remèdes, on me déclara que j'avais
un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y
avait de mieux à faire était de retourner dans
mon pays. Je revins donc à Montréal où on
me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le
célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame.
Après m'avoir examiné, ce Monsieur me dé-
clara que je n'avais pas plus de lézard dans
l'estomac que sur la main et que tout mon
mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de
ses remèdes composés de racinages, et en
moins de trois mois ils me guérirent radica-
lement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT,
Polisseur,
156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT
HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

— PRODUITS DE LA —

GRANDE CHARTREUSE

LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.

Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE
CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout
ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier :


POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE
BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS

Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE

AU CANADA

LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS

ALIMENTAIRES
de MONTRÉAL (limitée).



5632

LA SOCIETE ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la
musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent

TEL BELL 7216

2854 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront
distribués tous les mercredis

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " " "	400.00
1 " " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de
3c en timbres pour frais de port.

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1893 par le Dr J. P. Gadbois,
ex-médecin surintendant de l'institut Mur-
phy. Traitement rapide de l'ivresse, dé-
lire, etc. Traitement radical des hab.tudes
d'intempérance, morphinisme, etc., par la
méthode du Gold Cure.

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient.

"CREME LA SIMON"



Mme ADELINA PATTI dit :
" Elle est sans pareille."

Elle blanchit, tonifie et don-
ne à la peau un déli-
cieux parfum

Elle guérit en une nuit les
Boutons Gercures Engélures

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

G. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le
chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote,
ou la chlorure d'éthyle Dents posées sans
palais ou sur monture en or, aluminium,
vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or,
argente, platine, porcelaine Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spé-
cialité : Réparations d'instruments
en cuivre et bois. Argentu-
res, dorures, etc.

No 11½ RUE GOSFORD
MONTRÉAL

Lapres & Lavigne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS.
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC, ETC.
TELEPHONE 7283

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

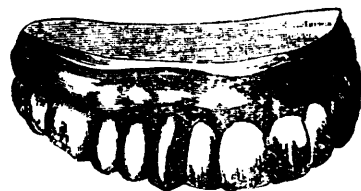
Notre nouveau corsage sans couture est
une des merveilles du jour. L'ajustement
est parfait sans être obligé d'essayer. Les
cours comprendront le Dessin des Patrons, la
Coupe, l'Assemblage, l'Essayage, la Rectifi-
cation, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le
Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont-
réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plom-
bage de dents, en porcelaine et en verre, plus
résistable que le ciment, imitant parfaite-
ment la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger.
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

LA NOUVELLE REVUE
16, Boulevard Maitland, Paris.
Directrice : Madame Juliette ADAM

PARAIT LE 1 ^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS	
11 mois	100 ^{fr}
6 mois	56 ^{fr}
3 mois	29 ^{fr}
1 mois	10 ^{fr}

Plus de 100
numéros
par an

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de la
revue, les agences de vente, les librairies et chez de la
maison fondée de France et de l'étranger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des re-
vues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.3

La Revue Hebdomadaire publie la pre-
mière, après l'apparition en volume, de
les romans des principaux écrivains de ce
temps notamment : Paul Bourget, Fran-
çois Coppée, O. Daudet, etc.
S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI-
GNY, 126 W. 25th street, New-York où à
la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hu-
rel, gérant

PATENTS
TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of in-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mechan-
ical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper
issued weekly, elegantly illustrated, has by far
the largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.